

The Strange and Funny Saga of the Outlaw Motorcycle Gangs



WALLABIRZINE N°50

NOTA

Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite, pourtant ceci n'est point une œuvre de fiction complète, au travers des trous de mémoire des témoignages glanés, il survient toujours une entaille à reconvertir le passé vers une saveur plénière de réconfort et d'audace chimérique.

Les morts parlent à la mémoire des vivants la langue vivace d'un feu de joie rempli d'émotions. Quand on fait ressurgir des esprits et les âmes d'un passé à jamais révolue, s'ouvre le passage intemporel où la mémoire arc-en-ciel réactive des séquences vivaces entre l'obscurité et la lumière de l'oubli. L'imaginaire impose alors sa version technicolor de l'ensemble. Mais les morts auront toujours le dernier mot.

L'essence des hommes libres se mesurent en litrons dans une station-service, pour garantir une épopée digne d'un Far West, l'auteur a pris soin de vous éviter le ralentissement des fréquents arrêts pour nourrir les bestioles motorisées.

Tout comme furent évincer les réparations constantes sinon il eut fallu déboiser le Brésil tout entier pour terminer ce livre et retracer exhaustivement le défilée explosif de ces bikers hérétiques !

- Gonzo XXX Bir -

Préliminaire Félibre & Défibrillateur d'introduction

Je suis rentré comme pigiste dans le journal local le premier avril 1996, et ce que je me souviens très bien, c'est que ce jour-là, le monde avait ouvert les portes battantes des chiottes de la mondialisation, que la plupart de la masse salariale s'empiffrait de détachement sans se douter de sa fin proche dans le tourbillon de la chasse d'eau libérale.

Punaise, c'était un premier Avril, je n'avais pas décemment noté sur mon calepin la blague de la poissonnière, ça me claque à la tronche à peine maintenant. Quelle époque !!

Je sortais à peine de la couveuse étudiante pour rentrer dans la vie active avec comme tout packaging, un enthousiasme galvaudé par mes errances de noctambule autour du whisky, et des sonorités jazzy. Bref j'étais un jeune con adepte de la mystique littéraire. Je n'avais pas rencontré la bête du Gévaudan, et pas compris les allitérations poétiques des Doors.

J'avais quitté la grande civilisation pour venir pourrir dans un de ces coins reculés de la France profonde qui ignore tout du sens profond de l'ambition, mais pas du spectacle populaire. En arrivant dans les bureaux de l'hebdomadaire j'étais saisi par le règne de leur nonchalance, par l'état de siège de leur somnolence journalistique, et joyeusement étonné de l'attraction que je produisais sur la gent féminine avec des plans cul glauque, et l'antipathie masculine pour en faire basculer l'équilibre des pneus. Après des mois et des mois de reportage en maison de retraite, dans des salles des fêtes pour collationner à la création d'un bac à fleur municipal, entre la pige d'avis de décès et le billet d'humeur du rédacteur en chef, j'ai posé ma démission à la surprise générale.

Je retournais à la société civile la queue basse avec la gorge nouée et une envie de hurler flûte au système. Il ne me restait plus qu'à noircir des pages sur cette expérience, alors je "tord-boyautais" comme un cadavre sur mon extrapolation romanesque à la Hemingway sans rien établir de concret. La machine à écrire était posée avec empathie sur une table d'où un cendrier avait dégueulé un kilo de mégot à la Bukowski. Seule la machine à café travaillait à plein régime. Je m'efforçais d'écouter le « Resolution » de John Coltrane alors que c'est le « Fortunate Son » du Creedence Clearwater Revival » qui me donnait les ailes pour croire en moi. Parce que je savais que j'avais un truc à écrire, une expérience hors norme à annoncer au monde entier. Je l'avais ce putain de goût de venin en bouche, qui venait sans cesse et me disait vas-y, suis ton instinct mon beau salaud...C'est vrai quoi, sans déconner. Il émanait en mon for intérieur un halo invraisemblable et tangible qu'ici-bas, il allait se passer une histoire unique à révéler, et mon devoir était de radiographier cette escapade à haute fréquence sur bande-passante. J'ai pris ma valise avec la ferme décision de trouver l'indicible dans ce coin.

Et putain....Je l'ai trouvé !

Par quel miracle je me suis retrouvé dans cette pièce à ce moment précis ? J'en sais encore foutre rien. Mon instinct de survie probablement, et aussi l'aide providentielle des anges de la mort comme guide de haute montagne tellurique. Un tribun élevait les strates d'une vérité providentielle :

« Nous avons la capacité d'être une communauté dont l'apanage de la diversité sociale nous sert d'exhortation solennelle à taire la médisance de nos ennemis. En puisant dans la source de notre culte vous devenez aussi puissant que le dieu que nous vénérons, car il n'y a pas de soumission à notre croyance.

Il s'agit juste d'être soi et indivisible de la sérénité que vous allez enfin obtenir, sans gage d'appartenance à quoi que ce soit. »

Dans la salle de la MJC, les activités se succédaient inlassablement, par quel recours miraculeux cette session était arrivée à se caser comme un palliatif de bien-être, on ne le sera jamais, n'empêche, je venais d'entendre la sémantique d'un gars capable de vendre du poivre à une carpe. Je récupérais la documentation posée sur une table tachetée de rond de vinasse. Elle était similaire à ces encarts publicitaires pour la vente de meuble en bambou de Bali ou de chicoré soluble de Madagascar. Il était mentionné que pour rentrer dans cette confrérie il fallait attendre qu'un membre trépasse, car il n'y avait 666 places, uniquement. C'était tellement gros comme charlatanisme que c'en était forcément fascinant. Après enquête je récoltais de sulfureux témoignages d'ivrognes et de vieilles veuves folles annonçant des assassinats pour parvenir à l'inaccessible rêve d'appartenance à cette élite. Ma tentation œuvrait à m'étourdir, pourtant si tout paraissait erroné, mon papier carbone journalistique défaillait devant la direction de mes intentions psychédéliques. Pour le bien fondé de ce livre, j'ai pris soin approfondir mon investigation, et les personnes qui se sont fait escroquer se comptent sur les doigts d'une main, et les sommes tournent autour de 20 balles, donc pas de quoi châtier un épileptique dans une partie de mikado. Il n'y a jamais eu de membres actifs. Cette mise en bouche n'était qu'un leurre, je le savais, il y avait une superbe effronterie à l'intérieur de cet appât, c'était là, palpable, je le sentais, le savais impunément.

Des stars déchus de la variété de l'époque de Salut Les Copains avaient leur portrait sur le fascicule (sans leur autorisation bien entendu), il n'était donc pas inopportun de constater que les petites gens se pressaient pour accéder dans ce club très fermé. Ils avaient une envie communautaire soudaine parce qu'on leur en donner l'opportunité. La trame du dépliant était tournée de telle façon qu'on leur disait : " Tu es une étoile et tu vas rencontrer une comète, tu feras partie d'un miracle unique, alors si tu veux en être, signe en bas. "

La brochure mentionnait que vous étiez membre à vie, et cet engagement déterminait votre hésitation dans un déterminisme de métamorphose. Une redevance mensuelle était suggérée de manière incompréhensible au milieu d'offre de réduction, et du pactole exclusif du ticket en or, garantissant l'obtention d'une gratuité perpétuelle. Finalement l'assistance se pressa en jus de citronnade estivale devant la table des collations. Je constatais que pour une fois la sangria n'avait pas ce sale goût de reviens-y, cependant les cacahuètes avec leur goût hyper salé vous desséchaient la gorge en moins de deux, en vous obligeant à vous resservir sans cesse, jusqu'à ce que votre ivresse vous emporte au firmament d'un éthylisme pathétique de fin de soirée. Bizarrement les brochures jonchaient le sol, et pas un gogo avait signé quoique ce soit malgré la flatterie commerciale. L'opportuniste venait bouffer à l'œil, il prenait la peine d'écouter les conneries débitées et puis c'était fini. Le semi-coma artificiel de la sangria m'avait mis un mal de tête phénoménal le lendemain, sans que je puisse réellement comprendre qu'avec une aussi infime quantité ingurgitée, c'est à dire deux gobelet, j'avais pu disposer d'une telle raclée.

Plus tard j'apprenais que le gourou mettait du soporifique afin de vider les poches des participants, sans que personne ne s'en plaigne par remords et la turpitude du mystère de cette réunion mystique.

Je n'ai pas mis longtemps à tergiverser, tout allait de soi pour que j'enquête, il fallait en être, et la base de mon œuvre traiterait de cette pécore fallacieuse. Il était indispensable de mettre en écho la dérive sectaire qui permet à l'homme d'être un loup pour l'homme.

La tradition journalistique veut que l'on exploite chaque brèche à corps perdu dans la mouise la plus incandescente, alors j'ai plongé à couille rabattue dedans, une auge à cochon m'attendait...

L'épopée dantesque des Vipers

Je pris un premier contact lors d'une rixe dans un café où j'avais repéré un gars présent lors de la séance d'incorporation. Il était en train de prendre une sacré rouste par trois gaziers aussi solide que des mufles cosaques, et son prosélytisme de pacotille pour s'en sortir n'avait retenu comme parole que des onomatopées de ouistiti. Une fois au sol je le relevais avec empathie, et commença avec la bienveillance tactile d'être le parfait connard que l'on pouvait entuber. Trois jours après j'étais devant LE CHEF, son surnom Looky. C'était une espèce de VRP au bagou de gourou. Il avait cette capacité d'obtenir par le charme de son aura impressionnante, la gageure entourloupe de faire croire à sa magouille avec le professionnalisme redoutable d'un vendeur d'assurance. Sachant que personne n'était dupe de son manège, pourtant tout le monde y faisait un tour juste par l'attraction qu'il mettait dans la sincérité émotive de sa ruse. Il avait l'œil et la malice d'un prospect pour identifier ses cibles, les moyens adéquats de toucher avec un pitch rocambolesque à soumettre en fonction de la personne, et de son environnement, et tout un leurre d'argumentation de vente pour amorcer, accrocher et ferrer son poisson afin de le fidéliser, jusqu'à le plumer.

Il me raconta son histoire, ma curiosité et mon rôle consistaient à boire ses paroles, et je dois dire que malgré les tournures invraisemblables de son existence, il aurait dû me saouler, or il n'en fut rien. Pire, j'étais éberlué par la saveur et le ton qu'il mettait à me pénétrer de mensonge. Chacune de ses histoires étaient une sorte de trou normand au milieu d'un repas de noce d'argent.

C'est en visitant le désert de Mauritanie avec un accompagnateur félon qui l'avait abandonné dès le deuxième jour, sans voir le moindre cul de bédouin, qu'il avait marché sans réel but, mis à part celui de revenir du monde des morts, et sans prononcer le moindre mot durant une semaine entière, si ce n'est quelques jurons quand arriva l'heure de se plaindre à l'agence de voyage. Une fois accompli cet interlude physique et cérébral, il avait soi-disant vu un mécène et déchiffré dans un soir de tempête, alors qu'il se croyait définitivement perdu, le message tellurique de ce nouveau dieu rédempteur dont il devait rendre acte le message jusqu'à sa propre mort, en vendant la liturgique Évangile pour la modique somme de 599 francs TTC, et une rente à vie pour l'appartenance au sauveur de cette unique religion rédemptrice.

Il me raconta sa vie et je l'accompagnais avec de l'alcool fort.

« Bien sûr, chacun évolue à son propre rythme. Je ne juge pas, je ne suis plus surpris face à l'ignorance collective... Je sais que se maintenir dans un tel état d'ignorance c'est simplement exprimer le refus de découvrir la vérité, parce que cela bousculerait trop les croyances, le conditionnement de la moutonnade sociétale, ce à quoi nous sommes habitués, dans ce qui est établi et confortable. Cela remettrait tout en question, cela dérangerait le voisin et, parfois, nous ne sommes tout simplement pas prêts à affronter ce genre de considérations. Car remettre en question le sens que l'on vous a inculqué, c'est aussi remettre en question qui nous sommes... »

Je m'étais réveillé dans un canapé lit, tout habillé, les poches vides. La gueule prise dans un étau de forgeron, et une odeur de saucisse grillée filtrait jusqu'au salon. Maintenant je faisais face au CAPORAL DE BRIGADE, surnom Rox. Susnommé de petit chef aussi chez les sans-grades. Il était impitoyable avec les faibles. Il obéissait avec impartialité aux moindres ordres de son chef de meute sans jamais remettre en cause la moindre demande. Il gardait dans la poigne de son regard perfide le témoignage de son autorité sur les autres, et il punissait avec la même dévotion débile qu'il cédait à la soumission de son chef, avec le manque de courage et de remise en question qui lui aurait permis de se libérer de sa captivité psychologique, la même qui prévaut d'un clébard à son maître. Il était incapable de vivre au-delà de son rang, et de son petit territoire bien structuré, en étant aussi prévisible dès le moindre de ses mouvements.

Il me demanda ce que “je foutais chez le chef ?” Je m'enquis de lui indiquer ma situation et mon étonnement de lendemain de cuite, il brida l'ensemble en détournant la conversation immédiatement pour ordonner à un type de lui amener un kawa.

Le type exécuta aussitôt sans demander son reste, c'était L'IDIOT, surnom Black. Lui, il appartenait à cette catégorie de mâle au physique cagneux dont les capacités intellectuelles fonctionnaient au rythme outrepassant des images pornographiques que son cerveau percevait toutes les secondes. De la sorte que dès qu'il pissait, il éjaculait aussitôt. Il disposait pourtant d'une force redoutable que la nature, bon gré, mal gré avait cédé pour qu'il puisse survivre, et d'une mensuration virile hors du commun, devenu au fil du temps la blague journalière de toute l'équipée sauvage. Son incapacité intellectuelle et même motrice parfois, prouvaient à lui seul du mur de séparation que le directoire possédait pour tordre en sa faveur ses exigences.

Le chef était au téléphone un pied calé sur un tabouret, j'entendis la conversation suivante :

« Dis-moi jouvencelle il me semble qu'il y a quelques Lunes que je ne t'ai pas pété les pattes arrière ? »

La femme lui répondit : « j'entends ton pantalon s'élargir ducon »

Le caporal de brigade posa ses lèvres méfiantes avec minutie contre le mug chaud tout en me fixant appuyé contre la porte, puis arriva à ses côtés LE COMPOSITEUR, surnom Marchello.

Son opportunisme m'avait surpris plus d'une fois, parce que si vous ne vous doutiez pas une seconde de sa franchise, tant il flagornait de délice à usurper sa médisance dans son machiavélique dessein, il soupesait dans chacun de ses mots et de ses attitudes, la pleine contemplation ultime que les arrivistes possèdent pour détourner tout ce qu'il touche vers leur but. Quand vous vous rendiez compte de son hypocrisie, le sol se déroba sous vos pieds et vous tombiez dans sa toile comme un piège à loup.

Puis il y avait Rocky et George, ceux-là avaient la prestance d'un carreleur perdu dans des rhododendrons avec une paire de ciseau cranteur pour greffer des cactus. Ils brassaient de l'air en permanence. Ils étaient gentils, soucieux du bien-être commun, en fait s'ils n'existaient pas, on ne s'en serait peut-être même pas rendu compte dès la première entrevue.

La féminine de l'étape, surnom Minou, était la facétieuse copine que la bande voulait troncher quand il n'y avait plus que ça en fin de soirée. Elle avait joué au rugby avec des garçons jusqu'en minime, après elle s'était fait exclure définitivement de la fédération lors d'une rixe qui coûta un œil, et une double fracture de la mâchoire à un arbitre qui jugea trop sévèrement son placage les deux pieds en avant, sur les rotules de son adversaire. Ses qualités de garagiste avaient su rallier sa prédominance à ce qu'elle suive avec un camion assistance, en fait une vieille Citroën Ami 8.

Cela faisait bien un quart d'heure que j'étais réveillé, la pièce avait une odeur pas vraiment claire, un bazar sans nom jonchait le sol, et la pièce elle-même offrait les stigmates d'une lutte nébuleuse avec de l'art contemporain. Mais plus que tout, je sentais que les oscillations brumeuses de ces gars avaient une vibration intime proche de la mienne, sans en comprendre le rébus, je savais pertinemment que j'avais échoué là où il fallait que je sois.

La Truculente Pirouette Mobylette Cacahuète

Voici l'histoire peu singulière de 7 jeunes gens qui ont décidé de reprendre leur vie en main et de dire zut à la société. Il y a peu de temps encore, Looky, Rox, Black, Rocky, Minou, Georges et Marcello, étaient ce que l'on peut appeler de jeunes adultes épanouis au milieu d'un système qui n'en avait rien à foutre d'eux. Cela tombait bien car eux-aussi. La bande vivait de cette audace que la société offre aux indépendants ayant décidé de trouver une alternative à leur mode de vie, à base de revenu précaire, d'aides sociales, et d'une exagération mirifique du pouvoir de contrainte que chacun disposait les uns sur les autres comme abri de fortune.

Vous me direz que le PMU regorge de cette fragrance d'entité fantomatique qui espère autant que les pieux des églises et des colleurs d'affiches électorales. Pourtant il y avait une subtilité à l'intérieur, un peu similaire au coffret de chocolat de fin d'année qui dispose d'une diversité dans l'offre, mais dont l'insolite d'une liqueur en son sein était fermement convoitée.

Je pris place dans le groupe en qualité de demiurge littéraire capable de fournir document d'expertise fallacieuse, et autres falsifications administratives. Je fis mon trou comme on dit avec fierté chez les corons. Un soir que nous retournions le monde dans le ring de nos joutes syntaxiques, il devait être 3h00 du mat, nous étions encore à l'apéritif, la nuit estivale Albigeoise avait conservé la chaleur calorifère dans ses vieilles briques. Nous étions attablés autour de mets et de breuvage de prolétaires, habillés avec des claquettes, short, t-shirt calottant la destinée d'un camping de village fleuri. Nos élucubrations festives à prix discount étanchaient nos délires post-adolescent pendant que nous claquions les moustiques dans une ambiance de gitans. Mon regard se posa vers le sol, les pieds étaient d'une crasse ahurissante, je remontais mon descriptif et constatais que des croûtes de sang à force de démangeaison jonchaient des jambes poilues. La lumière crayeuse épousait les formes que la nuit suggère dans les films gothiques, et les chaises avaient la disparité des boutiques solidaires d'Emmaüs. Nous étions taches de vin en comparaison des travailleurs et des travailleuses qui se levaient tôt pour nous garantir joie du ridicule à Byzance. Mais qu'importe notre infortune sociale, l'électrocardiogramme de notre existence battait la même mesure que le "Search & Destroy" des Stooges. La levée des embruns du soir conciliait avec notre façonnage pour un monde d'affranchis, et l'émergence camphrée d'une idée libertaire qui ne demande d'asseoir aucune réflexion, émergea avec cette ivresse palpable dans l'air.

« Voyez les enfants, la vie, par principe, c'est quoi ? Une boule de pue qui gonfle comme un abcès si l'on se garde d'en faire éclore la panse avec un pet après un cassoulet. » C'était typiquement le genre de réflexion sans queue ni tête que l'on essayait de déchiffrer comme le cuisinier de Champollion devant les hiéroglyphes de son patron. Quand le Chef causait, les insuffisances de son peuple démontraient le rictus du couillon dans un dîner de cons. Même sans véritablement comprendre où il voulait en venir, à la fin il remportait l'adhésion de tout le monde.

Une marotte sembla faire son chemin dans l'entrelacement de son résonnement, « par quoi pouvait-on remplacer la liberté d'entreprendre ? Ou plutôt comment et avec quoi pouvait-on le faire, et se réaliser en tant qu'homme ? » La question resta en suspend pendant deux à trois tournée. Puis la réponse arriva entre une boîte de pâté de tête et des raviolis froids, avec la même insuffisance respiratoire qu'un génie oublié des siècles durant quand il apparaît après le frottement d'une lampe à pétrole.

« Une moto. Mais diantre oui bordel de merde, une moto permet à l'homme de se réaliser, de s'affranchir, d'entreprendre son voyage intérieur les cheveux au vent. ».

Mais il fallait un permis et des moyens colossaux, diantre, flûte, crotte...Une équivalence fut trouvée, et faute de mieux...Ce fut la mobylette ! « Ahhhhhhh mais bien sûr, c'est là qu'est la réponse pour un nouveau départ... La mobylette est véloce, elle ne demande guère d'entretien, ne consomme pas tant que cela non plus, et surtout, elle est fabriquée en France, il sera donc aisé de trouver des pièces détachées ! Quant au modèle, il suffit de choisir celui qui exprime le plus l'indépendance, la puissance et la beauté. Il nous faut la reine des rois ! »

L'équipe opta pour la Peugeot 103.

Le nom de la confrérie fut trouvé comme Adam croqua la pomme, avec la destinée de l'humanité entre les mains, et comme peu d'homme ont leu a chance d'ouvrir les veines du destin avec. Car à peine l'idée nous sauta au cou, qu'une vipère se faufila poussée par un instinct meurtrier millénaire entre les coussins du canapé, ses crocs plongèrent dans le fion de Georges. Aussitôt il se leva, reconnu le danger reptilien, puis fiévreux ânonna blanc comme un cierge de Pâques : « Une vipère m'a mordu le cul, bon dieu, faites quelque chose, je vais mourir ! »

C'était décidé, ils s'appelleraient les VIPERS !!!La troupe de flibustiers s'enquirent à l'unisson d'engorger la nuit par un cri primal et fédérateur : " Vivent les VIPERS ! Longue vie aux VIPERS ! "

Ainsi naquirent les Vipers. De jeunes garçons courageux qui avaient fait le premier pas vers la liberté, en se défiant eux-mêmes. Le défi était de taille : faire le tour du département du Tarn à mobylette. Une association à but lucratif fut créé et ce projet complètement fantasque reçu l'aide pécuniaire de dons à l'adresse : Les Vipers, le Tour du Tarn, 28 avenue François Verdier, 81 000 ALBI. Pour récompenser la générosité, la mise, l'offrande à cette nouvelle confrérie, vous deveniez parrain ou marraine d'un Viper, et cet engagement permettait d'acheter de l'essence et du mercurochrome. Parce que pour que les Vipers vivent libres pour l'ensemble des forces vives, cela valait bien quelques euros, pour ces putains d'hommes libres hors du commun, nan ?

En moins de temps qu'il faut à un bousier d'éliminer la merde d'un éléphant en Afrique équatoriale, nous étions prêts à prendre la fuite des responsabilités quotidiennes d'un adulte lambda. Viciés par notre ferveur libertaire d'entreprendre à bras le corps la dépendance que l'homme se doit de vivre au moins une fois de manière égocentrique, un vote démocratique du parcours à accomplir fut libellé sur une carte routière datant de 1983, et le tracé approximatif mentionnait ville de province et village mourant : Albi, Carmaux, Cordes, Vaour, Gaillac, Rabastens, Lavaur, Puylaurens, Mazamet, Angles, Lacaune, Alban, Valence d'Albigeois, et retour à Albi.

L'éclat d'une apparence totalement wild devait souder notre communauté. Alors les fringues étaient estampillées à celle tenue par Bon Scott, le véritable chanteur d'AC/DC. Pantalon taché de graisse et veste en jean sans manche, avec un t-shirt moult, semblable à un tricot de peau prolétaire. Nos casques étaient zébrés au milieu par la cocarde tricolore. Nous abordions nos couleurs par un dossard cousu main en noir et blanc, avec la mention de notre entité (The Vipers), notre bastide (Tarn Mob) et notre surnom, Looky, Rocky, Rox, George, Marchello, et Minou. Chaque surnom appartenait au premier animal de compagnie de chacun, c'est aussi simple que cela. Le dessin d'une mobylette de l'enfer y répandait l'imagerie grossière de notre instinct de motard et de sa chevauchée fantastique.

Les pétoires pétaradèrent un Mardi, dans l'incongruité des 18h00, le 10 Juillet de l'an de graisse Méroll.

Une fricassée de connerie naturelle

Nous nous étions aussi euphoriques que des chimpanzés devant le cul d'une stripteaseuse. Nos pots d'échappements faisaient claquer le riff d'un rock'n'roll sacré, nous creusions avec les sillons de la route, et dans nos ombres il planait l'envergure du « Hit The Light » de Metallica. Tu sais ce que sait le bonheur petit ? C'est de croire ardemment à la passion que tu es en train d'écrire dans le livre de ta providence. Nous venions d'enlever les étoiles de la bannière étoilée Américaine pour les mettre sur nos mobylettes. Nous "Tutti Fruttisions" avec le "A-wop-bop-a-loo-bop a-lop-bam-boom !" de Little Richard et le "Blitzkrieg Bop" des Ramones tout à la fois.

Devant nous s'étalait le département du Tarn, qui s'offre aux yeux curieux avec sa lumière si particulière, son authenticité, son histoire riche, son patrimoine incomparable où chaque pierre murmure sa nature étonnante. Les touristes férus du vert viennent ici chercher ce que la France éternelle garde dans la nostalgie de ses chansons. Des routes sinueuses cernées de platanes, le charme pittoresque de l'authentique, une tradition et un folklore intempestif menant la danse. Très certainement le Tarn reste dans son jus par manque de moyens, et par peur du changement. Le département joue sa carte de la permanence avec indolence, pour son goût tenace au caractère bien trempé. Car des Cathares aux guerres de religion, engagements et luttes ont marqué durement le paysage et le tempérament tarnais.

Nous étions aussi dur à cuire. La route constellait notre révolution ascendante en libérant le suc d'une voie lactée indomptée. Gorgés de comètes vipérines nous survolions le fiel, rassasiés de lumière sauvage, de verticalité entrelardée du souffre de la fureur libertaire. Pendant notre passage furibard sortaient des flammèches de Röck High Energy venant électrifier le "I Say Fuck" des Supersuckers. On parlait de la préfecture Tarnaise sur les chapeaux de roues, à fond de câle, que déjà au détour de la zone de Lescure d'Albigeois, nous avons été doublés par le prototype électrique du père Léonce Rudelle, l'extraterrestre à la mode Tati. Ce génie manuel n'a jamais été reconnu pour l'invention de la motocyclette électrique par l'Institut national de la propriété industrielle. Habillé de jean comme nous autres il capitula de la diablerie électrifiée de sa monture en hurlant : « Mila Dieu, mila Dieu, elle est trop chargée, mila Diouuu ! » et il disparut à toute berzingue dans un chemin de terre. Même en tournant à bloc la poignée des gaz à s'en péter les poignets, il nous avait foutu un vent terrible.

Nous avions à peine effectué 3 km en direction de Carmaux sur cette départementale quelconque, avec sa végétation de zone commerciale jonchée d'enseigne ordinaire, que déjà les pétoires saturaient. Il fallut même poser pied à terre et pousser pour monter au lieu-dit « Le Garric ». Les mobs ne pouvaient faire que ce qu'elles permettaient. Dans nos yeux nous l'admettions dépités comme un aveu d'innocence, mais nous avons tout gardé à l'intérieur bien au chaud, pour que cela n'explose pas d'emblée en désespoir. Les camions nous passaient au raz des cuisses en beuglant d'un klaxon goguenard devant notre mésaventure. Le Chez affichait ce sourire jovial super agaçant, en nous prétextant de la radieuse chance qui nous était conviée, comme si nous devions nous absoudre de nos péchés dans la déliquescence orgueilleuse de notre destinée Don Quichotesque. A chaque klaxon il hurlait « Je conchie le sort qui m'est dévolu par le sacre de mon venin bestial » et son rire galvaudait bien la moquerie des chauffards de l'assistance routière. Nous poussions nos montures d'infortunes comme les escargots leur coquille, même les arbres de la départementale semblaient se foutre de nous. Le soleil disparaissait derrière la fumée des diesel, et nous obéissions à la claque du destin en toussant nos poumons gazées. Quand surgit enfin Blaye Les Mines, nous remontions sur nos pétoires avec l'excitation d'une nymphomane devant une équipe de rugbymen. Un jeune chat avec un œil exorbité était aplati en crêpe Bretonne contre le macadam, nous l'avions baptisé Neunoecil. Mon esprit tout entier faisait tonner le spiritite Rock n' Roll de ♠ Motörhead ♠

Puis Carmaux nous ouvrit les bras de sa populace minière avec l'ébahissement de voir passer une caravane de bédouin sur des caisses à savon. De son passé de communiste cégétiste il ne restait plus que cette empreinte rougeâtre dans le bac de tomate d'un primeur Algérois.

Un type aux cheveux long et à la boucle opaline nous dirigea avec sa moto KTM jusqu'à la route qui nous mènerait au village de Monesties. Il émanait de chez lui cette gentillesse que l'on observe dans ce prolétariat têtue, capable de passer sa vie dans la même usine, en ayant des rites de vieux garçons pour bouffer tous les jours et à heure fixe, une banane, un sandwich jambon beurre et un thermos de café. De dos on aurait dit une vieille prostituée Bosniaque à qui on a refait le bassin, de face un joueur de football brésilien dans le F.C de St Genest De Contest. Mais le gredin nous la mise à l'envers, et nous indiqua un faux trajet, nous déambulâmes ainsi jusqu'à Pampelonne de 14 km plus à l'est, cela n'a l'air de rien en termes de kilométrage, seulement en 103, c'est aussi exténuant que de monter au mont calvaire en portant une croix en bois de plus de 3m, couronne d'épine et coup de fouet inclus.

Le seul truc perceptible dans ce village fut l'affiche d'une tombola des commerçants du coin avec comme gros lot, un service à raclette. J'avais vicié dans mes cages à miel un walkman qui crachotait le speed metal de Venom. Le trajet de 35 kilomètres pour finaliser cette première journée apporta son lot de panne de bougie, de crevaisson, Minou était là à nous foutre des mandales à chaque arrêt, et la crispation fut à son comble quand Black fonça dans un vieil abri de bus en béton, parce qu'il avait coincé le lacet de sa paire de basket dans la roue avant. S'ensuivit un règlement de compte sur les différentes modalités d'engagement que se devait d'avoir la communauté pour mener à bien sa mission de vie. Il faut dire que depuis les préambules de préparation nous transgressions chaque règle préétablie sans aucune importance. Notre fameuse droiture de missionnaire de la liberté nous avait éloigné des exigences de la conduite, et des normes de sécurité en vigueur. Le chef nous faisait la morale, ce à quoi le comploteur avait senti le vice pour commencer à monter le caporal de brigade en responsable, lequel passa un savon à un black dépité. Quel ne fut pas notre étonnement général quand celui-ci rétorqua d'un hurlement de stentor adapté à son physique mythologique de cyclope Grecs : « Qu'il en avait marre de passer pour un con et qui si cela continuait, il allait nous rentrer sa mob dans le cul à chacun ». Il me semble qu'un corbeau ricana à cet instant même.

La qualité d'un cacique est de poindre à ce genre de délice primesautier de la part d'un sous-fifre, avec un ton ferme et approprié, afin d'éteindre toute rébellion par une prompt menace. Le ton fut ferme mais le dissident monta l'octave dans la grotte d'un ours à qui l'on vient de rompre son hibernation en plein mois de Janvier. Le chef dû fermer son clapet s'il ne voulait pas finir en marchant les patounes écartées par le châssis d'une mobylette dans l'arrière-train. Nous étions saisis d'effroi, et sans prendre parti, chacun remonta sur son destrier en déguerpissant à voile et à vapeur, sans piper mot pendant un long trajet.

L'époque était à la moisson, la présence des tracteurs sur la route était loin d'être épisodique, et à vitesse similaire c'était même devenu un défi à part entière de les doubler. Malgré le coup de sang de voir apparaître une voiture, ou pire un 38 tonnes juste en face, une fois engagé nous poussions notre égocentrisme en jeu de

roulette Russe. Le ségala carmausin partageait dans ses vallons la charade d'une incongruité à perte de vue, et sa maxime "socialiste Carmausin tout pour moi, rien pour le voisin" n'en faisait que reluire son apanage.

Monesties apparut enfin ceinturé par ses lices. Nous entrions pétaradant dans le village en guise de présentation. La population referma ses volets aussitôt en signe d'hospitalité. La bourgade tenait à son charme d'antan, puisque toutes les maisons de cette bourgade se tassaient autour de l'église Saint-Pierre, construite en 1550. Elle a été édifiée sur les vestiges d'une église romane qui aurait été détruite lors des guerres de Religion. Flanké d'une tourelle, le clocher abritant une cloche coulée en 1599, s'élève à 20 mètres. A 600 mètres du village, un oppidum établit à la confluence du Cérrou et du Céret montre qu'à l'âge de fer, des hommes vivaient déjà dans la vallée. La première mention du village dans les textes datant de 936. Ce nom viendrait de « monasterio » qui signifie « monastère » et évoquerait l'appartenance monastique du village ou l'existence d'un petit monastère à proximité. Un professeur d'histoire et de géographie devait reconnaître l'attrait, étant donné notre épuisement et notre culture générale, nous n'en avions strictement rien à foutre. Sachant que l'émoustillement futile n'était pas de rigueur tant l'épisode de l'engueulade avait modéré tout enthousiasme, de l'avis de chacun, planter la tente en bas du village avait suscité l'adhésion générale dans un silence de cathédrale. Le malaise était là, palpable et irascible. Nous mangions tout aussi silencieux, mais la tourbe d'une bière fraîchement bénéfique nous remonta dans la jovialité de moines trappistes, dont les compétences dans le malt ne sont plus à démentir en Belgique. La discussion pu reprendre sa fougue, malgré les reproches de quelques habitants peu habitués à partager les agapes de noctambule routard. Au bout d'une nuit de prose Célinesque, la réconciliation fut si cordiale, que Minou et Black finirent par secouer l'Ami 8.

Le lendemain nous foncions comme des damnés vers Montirat, un bled limitrophe du département de l'Aveyron. Dans cette commune, deux passages permettaient autrefois de traverser la rivière nommée le Viaur, et de communiquer avec le Rouergue voisin. La croisade des Albigeois au XIII^e siècle n'a pas épargné la région qui était en profondeur Cathare, comme le montrent les registres de l'Inquisition qui sévit après le traité de Paris contre les Parfaits, ou les sympathisants cathares de la région de Cordes et de Najac. Le catharisme n'existant plus, il ne reste que des agriculteurs catholiques à l'ouverture d'esprit aussi courroucée que les exigences patronales dans le domaine des retraites salariales.

Dans un monde impermanent tout bouge autant que l'eau d'un ruisseau, et à la fois, il semble ne jamais changer. Il subsiste toutefois une rigueur morale avec laquelle nous nous heurtions sans cesse. Notre sauvagerie libertaire était un affront, nous le savions, et nous le savourions comme un engagement de fureur mobyleuse. Sans passer par la case départ du jeu de l'oie, nous fauchions les bordures vers la localité de Laguépi. Des plantes vivaces tel que les Boyaux-du-diable aux fleurs blanches, très rarement rosées, et longuement pétiolées ornaient la verdure près des Anémones des bois légèrement pubescente à la fleur purpurine. Nous finîmes dans cette ambiance champêtre par creuser dans la friche un pique-nique à couvert du monde, et de sa besace austère, pour faire crépiter une sieste dont le midi en connaît toute la valeur. Le vent d'Autan glissa entre nos orteils son appel douceâtre à la paresse, quelques grillons chantèrent à tue-tête cette mélodie endiablée que les Normands recherchent pendant plus de 900 km, en finissant par bouffer des moules et des frites du côté de Sète. Notre communauté assemblait la sérénité hippie, et cette fainéantise insupportable, complètement incompréhensible à celui qui usine à modeler la terre de ces ancêtres avec un tracteur John Deere. Nous n'y échapperions nullement puisqu'un agriculteur nous demanda de dégager de son champ en friche, fissa. Le chef remercia l'homme de la terre et valorisa son métier primordial pour nourrir les hommes. Cette façon encourageante de faire un pas de conciliation vers l'autre porta à l'échange, le paysan nous prenait pour des hurluberlus, et il s'aperçut rapidement que notre folie était inoffensive. Il nous donna même un sourire franc du collier avant de repartir biner ses champs. Il me semble que c'était la première fois que nous ressentions une sorte de connexion avec un autre bipède différent de nous. Chacun avait donné à l'autre ce lien ambivalent avec lequel le monde était constellé d'incompréhension pour fonder une cohérence.

Face à nous une plaine vallonnée inondait l'espace en traçant des sillons de parcelle agricole, et d'une parcimonie d'îlot de ferme. Chaque habitation portait l'anathème d'une vie rebattue autour d'une trentaine de kilomètre, et d'une entraide de terroir. Les errances routinières font partie intégrante du trip, et l'envers du décor est un précipice avec lequel nous n'étions pas encore tombés nez à nez. Notre opéra routier avait dans nos têtes la chevauchée des walkyries de Wagner, mais en vérité, il avançait dans un adagio languissant. Nous circulions avec lenteur, en poussant notre bouchon jusqu'à Saint Marcel Campes tout aussi monotone qu'un fromage du Cantal, pour arriver enfin au pied de Cordes Sur Ciel. Cette ancienne cité médiévale construite en 1222 par le comte Raymond VII de Toulouse, haut lieu du catharisme, encore, demeure le suc touristique de ce département agraire, nourri par les pierres au Sud, au charbon au Nord, au vin à l'Ouest et au bouse de veau à l'Est. Le Tarn est le seul département à faire apparaître dans ses contours le dessin d'une tête de farfadet au nez d'ivrogne.

Cordes sur ciel est une bastide aux rues tortueuses et aux maisons séculaires, possédant un relief escarpé dominant la paisible vallée du Cérou. L'altitude de la commune varie entre 159 et 320 mètres. Le village a donné son nom au plateau calcaire qu'il occupe, le plateau cordais. C'est en 1947, que la journaliste romancière et poétesse, Jeanne Ramel-Cals, invente le nom de Cordes-sur-Ciel, le village évoquant la mer de nuages qui entoure la colline centrale à l'automne et au printemps.

Les cars de vieux retraités longeaient le bas de la bourgade comme les corps des G.I' échoués sur les plages du débarquement. Nous décidâmes de monter nous fluidifier les lombaires avec du houblon, malgré la fatigue. Le village entouré de quatre enceintes et de plusieurs portes comme la porte des Ormeaux, la porte de la Jane ou la porte de l'Horloge, jutait dans son jus médiéval. Notre excitation à goudronner notre œsophage était telle que nous avons gravi la pente menant au village avec la prestance d'un marathonien en fin de parcours.

Les terrasses des bars et des restaurants étaient truffées de ces touristes goguenards qui ont payé pour du caviar, et s'empiffrent avec de la cochonnaille qui vous bouche les artères en moins de deux. Chaque troquet avait une décoration dans la norme d'un magasin de farce et attrape, et les restaurants une atmosphère de souper dans un bordel en Afghanistan.

Nous étions dévisagés, nos tenues en jean usé par la route affichait l'insolence troublante d'un abordage d'une autre ère, où les flibustiers de notre trempe n'avaient rien à foutre ici.

Chaque 14 juillet, a lieu le festival du grand fauconnier au cours duquel les passants assistent à des défilés en costume d'époque et des animations autour du Moyen Âge. Afin de garantir à l'appel touristique une accointance, une forme similaire de spectacle fut donc exploitée de manière journalière. Pendant que nous raclions nos gosiers contre des pichets de bière en matant le salpêtre exhaustif des intermittents du spectacle modeler des scènes moyenâgeuses, où la jonglerie était exécutée avec autant de finesse qu'un bûcheron dans une pâtisserie, les serveuses ricochaient sur le sol avec une ribambelle de mets dans les bras. Leur farandole ferait toute la saison estivale pour un salaire de piété, permettant in fine de payer les frais de la faculté Toulousaine à la rentrée. Leurs prestances joviales contrastaient dès qu'elles se rapprochaient de nous, par un soubresaut altier rendant encore plus divins les formes corporelles de leurs atours printaniers.

Au milieu du brouhaha général, il y avait un orchestre de musique occitane, nommé La Talvera, créé au début des années 1980, pour financer les recherches ethnomusicologiques sur le terrain Tarnais. Le groupe bifurqua par la suite dans la fricassée musicale en piochant ce qui de près ou de loin avait une approche compatible avec les instruments traditionnels comme le bodegaïre, graïre, fifre, où plus commun comme l'accordéon, clarinette, et percussions.

La Talvera cuisinait du ragga paprika indien avec la tambouille d'un maffé africain sur un délice de curureiros Brésilien à la sauce berbère, et saupoudré d'aïoli Méditerranéenne. Gare à l'indigestion !

A cette heure propice à l'anis étoilé, le fond de l'air était lourd, chargé de l'impétueuse chaleur des chromosomes de l'assistance en état de fermentation permanente. Dans mon cortex le groupe The Hellacopters faisait crépiter l'envergure de leur titre « Fire Fire Fire ». Dans le réel c'était une véritable inflammation des muqueuses tapissant la paroi sonore des cages à miel.

Mes camarades avaient le ventre plein de bière, les yeux plein de cuisses de jouvencelles, leurs codes génétiques commencèrent à divaguer de désirs un peu trop vindicatif. Je prétextais une pause urinaire pour pénétrer dans l'ogive de la taverne, la maîtresse de maison me cueillit à la dérobée pour me faire payer la note. Je pris la peine de saluer son irrévérence en pissant contre les murs, le sol, l'abattant et le siège royal de l'unique water-closet. En sortant je butais contre un vieux loup de mer, aux joues rouges et à la bedaine germanique, sur son avant-bras il y avait le sigle du troisième Reich en tatouage. Connaissant les capacités combattives Allemandes, « Auf Wiedersehen » m'est sorti spontanément eu égard à la diplomatie de ma pleutre carcasse. Il ne parut pas surpris puisqu'il me donna un ergonomique « Buensoire Monsieureeee » et poussa la porte en pataugeant dans ma pisse. Je me précipitais à la dérobée sur la première porte, pour me retrouver nez à nez devant une jeune femme bouleversée de larmes.

Mes excuses éthyliques lui démontrèrent ma carte de visite, elle n'avait pas à prendre la poudre d'escampette. Je m'enquerrais de longer le fin couloir qui me permettrait de retrouver la place et le bordel ambiant. Mais une sorte d'intuition me fit faire marche arrière. Nous étions dans cet entrelacs nuptial où flotte les beautés d'une nuit bercée par les fantomatiques errances existentielles que la vie offre parfois en un clin d'œil, et en une sorte d'opportunité essentielle. Je le sentais à la façon dont la pauvre était déroutée, ma philanthropie serait pour elle un havre de réconfort. Alors d'un geste que l'homme engage dans sa discorde d'hormone providentielle, je me déroulais de mon œuvre journalistique pour confectionner une bienveillance humaniste. La cour était parsemée d'une table de jardin et de tabouret, où la bleusaille devait se contenter de la frugalité d'un repas pris sur le pouce. Des caisses plastiques de bouteilles vides étaient assemblées en une tour de Pise fantasque, une guirlande multicolore brillait dans le firmament d'un bordel sans nom, et ce décor à la Émile Zola était propice au chagrin. Elle ne mura pas son désarroi et me débina son linceul passionnel la larme à l'œil, et le groin humide. Elle me proposa sa pause clope avec la même familiarité psychologue qu'un divan de coiffeuse. Je ruminais des compensations psychiques sur l'égarement que l'amour offre en rempart à la solitude, et autres pyrotechnies masculines en me plaquant contre sa voûte mammaire pour ne pas choir sur le sol. Elle se laissa bercer par les illusions d'optiques que les métaphores égrènent et épousent dans les sillons féminins. Sa poitrine me réconfortait d'une douceur maternelle. Je commençais à récolter les fruits de ma philanthropie par une gâterie que la femelle dispose quand le temps lui manque, puisqu'elle posa un doux baiser contre ma joue et repartit fouler l'affluence du coup du feu du soir. Je traversais le corridor avec une pointe d'érection collée au pantalon, et retrouva mes compères dans un délire de cirque de campagne. Il y en avait un qui essayait de jongler avec des pots de moutarde, pendant qu'un autre lisait les lignes de la main d'une bonne femme de la campagne, munit d'un foulard pernod ricard sur la tête. Le chef chantait sa prosodie de foire à une assemblée conquise, et les autres dansaient la gigue auvergnate en balançant les bras dans l'abstraction d'une tectonique futuriste, et ceci sur la cacophonique musique médiévale. En fermant les yeux, il montait de ce barouf le chant d'une baleine remixée avec une cornemuse et une viole, au milieu d'une tribu de guenon tapant sur des barriques de fioul de 200 litres. Le spectacle prenait tout le sel que la vie démontrait quand les planètes s'alignent après la fête du beaujolais.

Certes nous étions des hommes sous-doués dans le commerce équitable, mais la vérité de notre domaine de compétence apportait l'hilarité séquentielle que nous formions bel et bien une entité communautaire, ivre de cette folie dantesque que peu d'homme de vertu en forme l'apanage.

Notre distinction vaudevillesque nous poussa jusqu'aux confins de la nuit à suspendre nos sens dans l'agitation scénique. Et vers cette débauche dont nous emportons avec nous tout un pan de l'attroupement des badauds, lequel avait indubitablement l'envie de devenir de véritables acteurs de cette frénétique bamboche.

La beuverie aidant à une mauvais compréhension des us et coutumes du chef, la bagarre générale finale qui suivit, ferma le ban de notre dépôt de gerbe au mausolée des convulsions touristiques de Cordes Sur Ciel.

Nous dévalions hilares la pente du village en foutant un boucan que les succubes du monde des ténèbres eux-mêmes n'osent affirmer à cette heure leste. Nous nous percutions, tombions, aidions chacun à relever l'autre, fracassions des pots de fleurs, insultions les cieux avec ce jargon primaire que les gosses briment dans les cours de récréation de l'élémentaire.

Ce soir-là, je vous en assure la portée divinatoire, la nuit ne mentait pas, nous étions des hommes libres, et le vent leva sur nous les brides d'une destinée déjà superbe. Mais la fatigue était à ce point de rupture que nous nous endormîmes contre nos montures, pleinement avinés de la plénitude que possède une cuve à vin dans le Bordelais.

Les purs-sangs de la Motocyclette

Le lendemain matin, c'est le ronronnement des bus et l'alerte d'un chauffeur sur la venue de la marée-chaussée qui nous donna l'allégresse de chevaucher le macadam prestement, avec encore la brisure de poussières d'étoiles filantes plein les mirettes.

La nature environnante défilait couverte de vignoble. Développés par les moines de l'abbaye Saint-Michel, les vignes occupent les terrasses de la vallée du Tarn, avec les coteaux de la rive droite et le plateau de Cordes. Ces terroirs permettent l'élaboration d'un grand nombre de style de vins : vins blancs secs, doux, effervescents, vins rosés, vins rouges primeur ou de garde. Les parcelles non plantées de vignes portent essentiellement des cultures extensives : céréales, colza ou tournesol en zone sèche, maïs ou soja en zone irriguée. Même si quelques troupeaux paissent de riches pâturages, ce n'est pas une zone d'élevage très importante à cet endroit.

Nous zigzaguâmes éperdument tout le long du trajet, ralentissant l'artère à des camionneurs fous de rage, avec lesquels nous engageâmes une lutte à qui sera le plus grand trou du cul que la terre n'ait jamais porté. C'est Bali Balo du 63 qui remporta la mise quand il a envoyé valdinguer Rocky et black dans le fossé. Les mob n'avaient pas trop soufferts, en revanche, Black s'était luxé l'épaule droite et Rocky avait la même tronche que l'étalon Italien à la fin du numéro II. Nous délaissions la vallée du Viaur avec cette morgue que notre vingtaine bien tapée adouba d'un plaisir solitaire. La route était vallonnée et longiligne, sa ligne droite menait à l'embouchure d'une montée en épingle à l'approche du massif de la Grésigne, et de son causse, en accointance avec celui du Quercy Rouergue. Nous avons abandonné l'idée de rejoindre la citadelle de Puycelsi, les mobs n'y seraient pas parvenues de toute façon. Plus loin, klaxon bloqué, les routiers nous gargarisèrent de leur sympathique cynisme jusqu'à notre arrivée à Gaillac, dite aussi "La Rose du Midi" en raison de l'empreinte de la brique rose dans toute la ville historique.

Ville millénaire, Gaillac a grandi grâce à l'agriculture florissante de sa région, avec le vin de Gaillac et le pastel, exportés grâce à l'activité économique de l'abbaye Saint-Michel.

Nous avons conduit une heure sur une route cabossée et nos fessiers devaient avoir la même capacité d'élasticité qu'un fion rougeâtre de babouin. Pour éviter une absence du Chef et son coup de volant soudain, notre assistante mécanique dû se décaler promptement contre une autre voiture.

Décochant son pare-chocs avant avec rage, la Minou sortit en trombe l'automobiliste de son véhicule qui ne comprit rien de ce qui venait de se produire, pour lui foutre une praline de légionnaire dans un tarin éclaté en tulipe printanière. L'histoire en resta là, fort heureusement.

Nous avons prévu de réaliser 100 km par jour en moyenne, 30 km venait d'être franchi à peine, une heure après cette séquence d'altercation et de remise à plomb de nos postérieurs, nous reprenions la route pour franchir en 50 km ce que les Népalais appliquent pour arriver au sommet de l'Everest. Car dans ce laps de temps, les nombreuses caves à vin avaient fait tourner de l'œil toute l'équipée, et nous nous arrêtons à tous les tripots pour prétexter notre admiration dans chaque millésime que les propriétaires nous faisaient goûter avec ostentation. Forcément avec les vantardises effroyables que Looky leur distillaient de sa longue liste de mensonge pour vendre leur vinasse jusqu'à Dubaï, nous eûmes à vérifier l'expression « Se perdre entre Gaillac et Rabastens », une maxime ancienne venant de Lisle-sur-Tarn, située entre les deux villes : on y disait que les gens ivres n'avaient pas su choisir entre les deux vins, et avaient dû les redéguster à plusieurs reprises.

Ce que je sais c'est que le lendemain nous étions à Lavaur. Comment avions-nous pu arriver indemnes jusqu'à cette ville de province, dieu seul le sait...Et il fut magnanime de nous laisser en vie. La gueule dans le cul, la caravane du silence posait les termes de notre éternité de rébellion en déposant tous les kilomètres, soit un vomi, soit un rot.

Nous n'arrivions pas à dissiper le brouillard de la débauche, malgré les entourloupes d'une route aussi bosselée qu'un troupeau de zébu. Si nous avions été assez fous pour parfaire notre volonté d'être hors cadre, nous nous délestions de n'être que des hommes. C'est dans la fuite que résidait notre aventure, car nous cherchions la poudre d'escampette pour ne pas affronter les doutes de l'humain. Les yeux rougies d'excès, la tête transplantée à l'agonie par des gaz hilarants, il s'échappait du souffle de nos peaux un lavage déprimant, car il fallait malgré tout reprendre la route, et honorer notre engagement.

Le cul sur la monture motorisée et sa vibration sextoyidale, nous sectionnons les déroutes du jour en libellant les excès de la nuit. Les vapeurs auraient dû nous foutre en feu, c'est la gorge déployée dans l'amer que nous hurlions sur le macadam les déambulations osées du père fouettard, celui-là qui inflige les retours arrosés de l'éthylisme et de sa sculpturale fièvre des barriques. Il faisait déjà bien trop chaud, les corps n'avaient pas eu le temps au repos, alors les chutes se succédaient à une cadence infernale. Minou nous relevait avec des torgnoles de honte, groogy, on remontait en selle pour se refoutre dans le bartas. Au bout d'un moment elle doubla tout le monde et partit dans une colère carabinée. Mon regard se perdait sur le pourtour, avec des Nombril de Vénus à souche tubéreuse munit d'une fleur pendante, pédicellée d'un blanc jaunâtre qui agitait la douceur d'une magie revigorante. Car oui, en plus de chuter dans le fossé, je venais de vomir, et reprenais mon souffle pour admirer la flore alentour, celle intestinale était posée anarchiquement sur mes pompes.

Cuq Toulza est une bourgade dont je ne me souviens même pas d'avoir traversé, c'est dire de son silence. On avait très faim en revanche. Près d'une ferme le chef nous stimula pour voler des poules et les faire rôtir avec des œufs. L'idée semblait pourtant très simple, mais devant le fait à accomplir, la ferme dégageait quelque chose de menaçant. Entrée sans effraction en longeant le corps de ferme, Marchello, black et moi-même déambulions sans faire de bruit à la recherche d'un poulailler. George et Rocky espionnaient tous les côtés en faisant le guet. Minou nous avait rejoint, elle avait la truffe en émoi tellement elle crevait de faim. Elle avait pénétré une antre, nous la suivions terrifiés. Elle était au-dessus de l'étable à savourer des œufs frais avec dans sa main une poule déjà morte. Elle nous jeta d'un coup de pied trois autres poules sur le sol, nous les ramassâmes au vol et elle descendit l'échelle avec la dextérité d'un hippopotame. La chute de Minou émit un boucan d'enfer, et vait fait surgir le fermier de son sommeil. Dans la précipitation, une grande débandade de survie s'imposa unilatéralement par l'ensemble de la horde, sans avoir pris la peine de voter démocratiquement de cette résolution. Nous avons fui dans le tintamarre d'une armée de libellule apeurée, et avec la même adrénaline qu'une sottise de gamin. Chacun avait les mains accrochées au guidon de sa monture, les gencives claquant les unes contre les autres, alors que les insultes sifflaient au-dessus de nos têtes. L'attaque n'avait pas été glorieuse, la retraite ressemblait à une escouade penaude à Verdun. Je pouvais distinguer le rire satanique de Looky qui emplissait comme un démon son visage déformé, préfigurant qu'un retour à un état primitif venait d'être franchit. Cette perte de repère avait dans chacune de ses réflexions pris une place trop importante pour revenir sur ses pas. Il n'était plus le même, et chacun avait eu le même aveu dans le regard que nous nous lancions affolés.

Nous avons attendu l'Ami 8 de Minou en vain, nous étions dès lors sans assistance technique. Esseulés dans une chimérique marche vers notre salut, seul Marchello avait un sac avec quelques bougies, des clés à pipe et une fusée de détresse.

Voir une poule se faire trucher au couteau sans résultat probant fut une expérience, c'est Black qui s'occupa de la finir avec les dents, ce qui haussa l'événement en une épreuve traumatisante. La volaille cuite avait la sapidité morbide même après la digestion.

C'est à Revel que nous avons sombré, littéralement. Nous espérions la quiétude mystérieuse du lac de St Ferreol pour nous réconforter, mais la pluie estivale nous chassa sur le bord des routes pendant une décennie, en tout cas c'est le temps qui sembla s'éterniser jusqu'à cette grange abandonnée dans laquelle nous nous abritâmes jusqu'au levée du jour.

Complètement trempé, épuisé, puant le chien et le cochon d'inde à la fois, les blessures existentielles remontaient de l'égout de l'intime avec le goût rance d'une haine tenace. Les regards étaient noirs, irascibles, le dégoût avait ciel ouvert sur nos ruines existentielles.

Le sol était recouvert d'une lisse de boue, le toit n'était pas totalement étanche, les courants d'air en légion nous appliquaient leur cataplasme de froideur. Nous grelottions de désespoir, avinés de se tasser comme des rats. Nos ponchos de pluie servaient de couverture de survie, sans nous endormir véritablement, la fatigue nous engourdissait d'une quiétude dont nous avons immensément besoin. Au fond de la nuit, venaient les sonorités des clapotis de pluie, des craquements de bois de vieux navires en train de sombrer, des sons étranges de présences autour de nous, et puis un silence malsain, gênant. Notre besoin de se réaliser calfeutrait difficilement une douleur que nous sentions gonfler : nous étions des losers.

A l'aurore quelques colchiques venaient tapisser la prairie sauvage d'une moelleuse panacée estivale, il y avait des amarantes avec leurs petites feuilles échancrées à leur sommet, mais aussi le bulbe écaillé à la base du Lys Martagon, avec ses tiges presque nues vers le haut présentant des verticilles de 5 à 10 feuilles de fleurs assez grandes, penchées vers le sol et aux pétales retroussées à maturité, de couleur rose violacé ponctué de pourpre. Un peu isolé quelques Alchémilles des rochers avec leurs feuilles d'un vert sombre, disposées en glomérules serrés, formant des épis interrompus. Je constatais cette beauté mais sans pouvoir relativiser, car un voile caveux venait alourdir la sensation du malaise ambiant. Dans ce décor champêtre je remarquais surtout un lièvre en train d'essayer de s'enfuir la patte prise dans un piège. Cette image démontrait la supercherie actuelle à laquelle je n'avais plus la force nécessaire pour lutter, et en même temps mon regard se porta sur cette plante annuelle et polymorphe qu'est la pensée sauvage, j'y voyais aussi une échappatoire, alors que les Vipères n'étaient qu'un exutoire.

Rox ordonna la mise en route, Marchello parlait avec Rocky et George en messe basse. Je ne sais pas ce qui se tramait mais je savais que Black me cracherait le morceau. Des haies broussailleuses fortifiaient leur rempart contre les mauvaises graines du temps, et parfois venait dans le pic d'un vallon, un Pin parasol majestueux, libre de toute collectivité pour faire poindre son unicité, sa prétention légitime.

Notre arrivée à Dougne fut surprise par la troublante proposition du Chef nous présentant une randonnée. D'une distance de 11 kilomètres, la Capelette de Saint-Ferréol représente une formidable excursion sur les reliefs de la Montagne Noire. Black resta comme ranchers à garder nos montures pendant que nous allions nous dégourdir les jambes.

La marche est un excellent dépaysement nerveux, elle permet l'aisance d'une respiration revigorante et tend à fluidifier le corps et le cerveau tout à la fois.

Nous avons commencé par aller jusqu'au village de la Montagnarié où nous avons viré à gauche, après le Moulin du Baylou nous avons suivi le chemin le long du ruisseau jusqu'à la Chapelle de Mognès.

A partir de là nous avons monté une belle grimpe pour rejoindre sur la gauche l'impressionnante statue de Saint-Stapin. Même épuisés nous nous sentions revigorés par l'air, les muscles en action, cela faisait un bien fou. Puis la montée s'est métamorphosée en pente, pour finir par une véritable ascension à gravir. Les hommes, entre-eux, sont de véritables garnements, ils doivent se prouver qui est le meilleur. Nous rentrions dans cette case, alors le jeu pu débiter. Rox commença à nous motiver avec un chapelet d'instruction en ventriloquie tellement il n'arrivait plus à parler. Nous avons rejoint la crête et passer la balise Saint-Chipoli qui surplombe la carrière que George et Rocky ne pipaient mot, leur cadence véhémence expliquait leur mutisme. Marchello essayait de suivre Looky qui était loin devant. En haut de la crête le panorama était magnifique, nous faisons face à la plaine et le vent nous gifla de son superbe courroux. Nous ne pouvions sortir de mots, c'eut été outrage tant nous regonflions dans l'estime de chacun en ayant passé à souffrance la colère, et la charade de notre folie à mobylette. Le tapage du vent et sa poussée impartiale commentèrent à chacun le bris de glace qui se produit quand on se glace les os. Nous avons pris la descente à l'abri, calmement.

Le chef était devant, au détour du chemin il se retourna, il était violacé et trempé de sueur, et s'écroula net.

Personne n'a bougé pendant ce qu'il peut sembler une éternité mais se joue en quelques secondes, secondes qui compte comme chacun le sait pour administrer les premiers gestes qui sauvent. Rox était déjà sur le corps à arracher le t-shirt, que George et Rocky palpaient à des divers endroits pour sentir le pouls. Marchello et moi étions transit d'effroi. Le chef changea rapidement de couleur et ouvrit des yeux de stupeur viscérale. Après cela, nous étions tous affalés sur le sol à étendre notre synergie. Ce sont les pets de George et la fétide odeur qui mirent fin à la halte réparatrice. Après, nous descendîmes dans le bois rejoindre une route qui serpente bordée de champs. Au lieu-dit "en Albouy" dans un virage en épingle, nous avons quitté la route pour un chemin à gauche sans refermer le portillon. C'est bien plus tard que nous étions couchés pour récupérer que l'on a entendu gueuler des types parce que leur mouton s'étaient barrés.

A ce moment-là, la vue sur le pâturage semblait faire retentir la sauvage quiétude d'un causse Irlandais. Le vent nous avait rejoint, tout comme l'Adonis de printemps, plante des prairies de la famille des Ranunculaceae, qui pousse surtout sur les pelouses calcaires et les pentes rocailleuses. La face intérieure des pétales est très brillante et reflète la lumière, comme pour les boutons d'or qui lui sont très apparentée, mais avec des fleurs beaucoup plus grandes. Ces sépales sont velus, et ces carpelles sont arrondis, pubescents, avec un bec court et recourbé. Cette plante est très toxique, elle contient un alcaloïde, l'adonidine, dont la dose létale est de 0,6 g pour un homme. Elle a été utilisée pour ses hétérosides cardiotoniques. Elle sert de remède homéopathique, y compris à des fins vétérinaires. L'Adonis vernalis est une espèce protégée en France. Rox y pissa dessus par méconnaissance.

Nous arrivâmes enfin au désert de Saint-Ferréol et à la Capelette, la chapelle de Saint-Ferréol, reconstruite vers 1947 par les moines de l'abbaye d'En Calcat. Elle était fermée. Nous sommes descendus vers notre point de départ à l'arrière de la Chapelle sur une sorte d'escalier de pierre. C'est alors que Rocky et George se sont mis à courir sans aucune explication ?? Nous les regardions dévaler la pente puis les voix se sont rapprochées, on comprit assez rapidement que c'était celle des bergers.

Rox hurla « Le mouton n'avance pas sans herbe » et nous sommes descendus avec le diable au cul. Au lieu-dit en Crouzilles, j'avais la sensation que mes pieds avaient brûlé à force de taper contre la pierre. Nous prîmes le petit sentier à gauche qui passe entre les maisons pour retrouver l'avenue du marais puis le village de Dourgne, et rejoindre Black avec un départ sur le champ jusqu'à Verdalle, puis Aiguefonde.

Mais avant cela, nous avons pris le temps d'uriner sur le mur de l'Abbaye d'En Calcat. Les gens nous insultaient et nous en avions, mais strictement rien à battre. Mieux, et je le pense encore aujourd'hui, nous étions des dieux de la route pissant sur l'euthanasie des ecclésiastes ayant choisi de mourir pieusement. Nous étions le rock'n'roll dans toute sa splendeur atomique. Des satanistes, nous divaguions librement au profit d'une société qui nous avait laissée s'approcher de leur banquet, et nous sortions de table en rotant d'aise. La citation de Zapata « Mieux vaut mourir debout que de vivre à genoux » était notre témoin de route.

Black se mit à accélérer juste à côté de moi, c'était le signal du départ arrêté de la course. Je l'ai déposé au démarrage par une accélération fulgurante, suivi par une sirette afin de le semer définitivement. La sirette, c'est quand on appuie avec le pied sur le pot d'échappement pour permettre de gagner un peu de vitesse, tout en cramant les semelles des chaussures.

C'est à Mazamet que s'achèvera cette journée.

Commémoration Chabrolienne dans le bassin Mazamétain

Au milieu du 19ème siècle, la petite ville de Mazamet créa une activité originale avec laquelle elle vécut 150 ans d'industrie du délainage, cela lui permit d'établir des liens commerciaux avec l'Argentine, l'Australie, l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande, et l'Uruguay. Aujourd'hui moribonde elle délaïne la noirceur de son héritage, au point que les gens de Mazamet ont une sauvagerie en eux, bien spécifique. Ils sont au pied de la montagne noire, et ceci n'échappe à personne, les nuages s'accrochent ici pour débayer le tourment à des êtres tourmentés. Nous en fîmes l'expérience lors d'un entretien au PMU du coin avec un autochtone, où la conversation tourna du conte voltairien au délire Kafkaïen.

Le bar affichait les stigmates du prolétariat où la désindustrialisation battait son emploi à coup de versements d'assedic. Les mines des usagés étaient débonnaires, et leur verve aussi courante qu'une diarrhée. Des pancartes publicitaires pour des apéritifs d'un autre âge tapissaient les murs, le liquide anisé flottait dans des ballons de vin sa couleur crayeuse. Il y avait le son d'un flipper pour émettre une rythmique avec des conversations aussi élémentaire qu'un primate dans un souper de macaque.

Des tabourets longeaient le bar, notre homme était posément assis sur l'un d'entre eux et immédiatement il reconnut en Looky une sorte de consanguinité festive. Les présentations sommaires fusèrent un éventail de queue de paon, à la mesure de l'exaltation digestive qui augmenta. Cet ancien patron de filature nous expliqua la poigne patronale d'antan, lorsque les entreprises du sud Tarnais avaient refusé l'accès à de grande enseigne pour ne pas être obligées de satisfaire les mêmes exigences de prime et autres récompenses. Affable il paya les tournées, les cacahuètes, « Nous sommes bénis mes amis » clama le chef Looky avec son sourire couche-tard.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là, ohhhhhhhh que non. Un bon coup dans le nez, notre homme déambula à sa voiture et nous ordonna de le suivre en claquant une révérence. Pétraradant dans le soir Mazamétain, nos pétoires charbonnaient la ville de gaz et d'un son de moustique septentrional. Nous pénétrâmes un large portail luxueux pour écraser nos roues dans un gravier melotonné. Nous zigzaguions sur la piste en perte de contrôle, et laissions derrière nous les figures géométriques d'une course de limace après avoir siphonné une bouteille de cognac franprix. La bâtisse du maître des lieux était cossue. Elle appartenait à ce style de maison de maître prise autour des baraques du monde ouvrier, à laquelle la démonstration ostentatoire cimentait l'inquisition patronale dans le marbre. Une vingtaine de berlines de marque Allemande et britannique étaient parquées au-devant. On monta les marches en suivant notre châtelain. De larges rideaux rouges biffaient l'entrée, une fois à l'intérieur, le vestibule donnait sur une pièce d'un hectare. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous eûmes à faire face à une soirée libertine.

Le discernement qui convient à l'égard des manifestations multiples et complexes de l'activité humaine est de tout saisir du mythe et de l'histoire qui la traverse. Une bonne centaine de personnes batifolait à plume et à poil dans cette vaste pièce. Des tables étaient dressées avec des mets posés sur de l'argenterie, des canapés au sang bleu disposaient des corps s'emmêlant d'immoralité sous le regard concupiscent d'autres. Cette société secrète baignait dans l'opulence de sa diaspora, et restait sujette à caution de la plèbe Mazamétaine. C'est toujours aussi fou comme contraste de constater que des puissants imposent la frugalité à d'autres et disposent d'une aisance libertaire dans leur asile.

Avant d'aborder l'aspect initiatique, notre souverain exposa sa demande sans esquisse : « Ma femme me trompe et j'aimerais savoir avec qui. »

« Tiens donc, vous m'en voyez surpris » rétorqua Looky.

Il reprit : « Ma femme a un tatouage intégral de panthère dans le dos, elle est brune avec des yeux marrons, sa chevelure est longue, elle est foutue comme une déesse. Le plan est simple, en tant que taupe vous devez attendre dans la salle et un ami homosexuel viendra vous prévenir dès qu'elle sera avec son amant ».

Looky : « Comment le reconnaîtrais-je ? »

Le châtelain : « Allons, allons, il n'est pas difficile de distinguer qui en est. »

Looky : « Mais enfin il n'est point commun non plus d'intégrer les us et coutumes pédérastes dans le simple visage de la personne qui me fait face ? Aurait-il fallu que je le suce ? »

Le châtelain : « Non que vous le sachiez. »

Looky : « Pardon ?! »

Le châtelain : « On ne dit pas que je le susse, mais plutôt : “Aurait-il fallu que je le sache ?” »

Looky : « Hein ? Non mais attendez nous ne nous sommes pas compris. (D'un air amusé) Il y a comme qui dirait un quiproquo. J'avais bien compris votre explication, cependant, dans le sens de suce je parlais d'une fellation. »

Le châtelain : « Ahhhhhhhh oui, mais non alors. »

Looky : « (Interloqué) Comment ça “oui mais non”, faut choisir soit c'est oui, soit c'est non, sinon on ne s'en sort plus. »

Le châtelain : « Attendez, vous n'y êtes pas du tout. Il fallait connaître avec d'infimes détails si oui ou non il était de la jaquette. »

Looky : « Mais enfin il n'est point commun non plus d'intégrer les us et coutumes pédérastes dans le simple visage de la personne qui me fait face ? Aurait-il fallu que je le suce ? »

Le châtelain : « (Exaspérée) Ooooooh merde à la fin. Vous êtes exaspérant mon cher ami. Cette conversation est totalement ubuesque. On ne va tout de même pas passer le réveillon dessus. »

Looky : « C'est bien toute ma destinée en ce bas-monde. Mon royaume est une aberration délirante dont le fou est roi. Bon, comment reconnaître mon homosexuel ? »

Le châtelain égayé : « Il vous mettra la main aux couilles ? »

Looky gaiement ironique : « C'est-à-dire que comme une première, je ne sais encore... »

Et ils se séparèrent ainsi. Notre roi partit à la dérobée en nous faisant signe de prendre aisance, ce à quoi Black, George et Rocky semblaient fort disposés en se déshabillant instantanément pour galoper la femelle. Rox et Marchello étaient plus en retrait, dans une méfiance velléitaire. Je suivais Looky vers les agapes. Une bonne dizaine de table se succédaient munies de nourritures et de boissons diverses, le chef commença à gober des huîtres en sifflant une bouteille de blanc frais, je jetais mon dévolu sur des petits fours printaniers. Soudain un couple déjà à califourchon debout se posa sur notre table en poussant violemment la nourriture qui tomba au sol. La femme était posée à plat sur le dos et l'homme la besognait en faisant claquer son cul.

Quelque peu surpris au début, nous poursuivîmes notre repas un peu plus loin, qu'un homme altier nous attrapa en débutant la conversation par un : « Ne vous gargarisez point dans l'emphase, c'est un jeu de gentilhomme dont votre disposition sociale avortera de l'aplomb indispensable à cette frivolité de seigneurie. Mais ne prenez point cette remarque avec de mauvaise intention, je vous dis cela uniquement pour vous taquiner, et vous le savez bien au point de vous en délecter cruellement l'occiput. »

Le chef lui répondit en montrant le couple « Je n'apprécie guère cet état latent de démonstration prétentieuse, qui est selon moi, une cause possible de la déliquescence du genre humain. Mais je pense que vous êtes sujet à la même réflexion salutaire que moi sur la question. »

L'homme altier reprécisa : « Les gens des soirées fétichistes sont très ouvert d'esprit, le saviez-vous ? »

Le chef enfonça le clou « Ben merde alors, moi qui pensais que c'était surtout du cul... »

Il y eut un instant de pause puis le chef reprit « Après ces échanges épistolaires, nous sommes en droit de nous poser une question totalement légitime, mais quand est-ce qu'aura lieu la première véritable pénétration ? »

L'homme ne sut quoi répondre et repartit ruminer son voyeurisme sur une femme à la croupe dense et au volume mammaire imposant, surmontée par deux roquets en train de l'enfiler.

Rox arriva pour nous toquer un « heuuuuuuuuu, un petit mot sur la contraception orale. J'ai demandé à une fille de coucher avec moi et elle m'a dit "non". Vous le croyez-vous à ça ici, hein, quand même c'est une plaisanterie nan ? »

Nous nous accordions à lui signaler que forcément il ne fallait rien demander mais accueillir ce qui voulait bien être accueilli. Je demandais à Looky si l'homme qui était venu nous parler était peut-être notre homosexuel ? Il me rétorqua « on s'en fout. » et repéra une donzelle solitaire un peu à l'écart, elle donnait l'air indécise. Je restais un moment seul dans cette caverne de gémissement bestial et de combinaison corporelle tétris-esque. Une odeur de sécrétions génitales pullulait malgré la grandeur de la pièce, je ne savais que faire de mes mains, p as plus que de mon regard, alors je me rapprochais du chef en grande discussion libidineuse.

Looky : (Pompeux) « Mais pardon, excusez du peu, Madame est soumise au tourment et souffre de pâtir de sarcasme, allons bon. »

Elle se cambra d'un « De quoi je me mêle, tu m'emmerdes. »

Looky (amusé) « Oui ça j'avais bien saisi la teneur fientée de mes propos sur votre transit. D'ailleurs depuis, ça sent le méthane ici vous ne trouvez pas ? »

Elle d'un ton narquois : « Ne vous faites pas plus con que ce que vous êtes non plus, point trop n'en faut que la cruche soit pleine et qu'à la fin... »

Looky (vicelard) « ...Ma fontaine est comme l'eau, elle est comme l'eau vive ? »

« Tu es vraiment con toi. » Mais elle avait dit cela avec un rictus d'attendrissement.

Il reprit « La femme a plus de besoins que d'envies, là est le nœud de son problème libidinal. En outre il y a bien longtemps que je ne me pose plus de questions de mesure sur mon phallus royal, en toute connaissance de cause. D'ailleurs si l'on tient compte de l'analyse des races, la seule fois où la femme blanche hurle devant un africain, ce serait pour crier "Au voleur" ». Le chef arrêta sur cette tirade, laissant la femme dans sa décision. Il ne faisait qu'attendre avec un sourire de plus en plus large, car il le savait déjà, à la façon dont elle bougeait de plus en plus sensuellement qu'elle était conquise par sa connerie monumentale.

« Tu dois manquer de beaucoup d'amour pour souffrir de la sorte pour que l'on te remarque. » lui dit-elle. Elle se dégagea de son peignoir lentement pour se positionner face à lui, entièrement nue. L'apparition de son triangle des Bermudes, libérant un bouquet sombre d'une tonte pubienne à la précision érotique, libella au chef le regard d'un renard devant un poulailler plein.

Je laissais Looky dans un état libidinal extatique, et remonta les étalages de fornications en essayant d'éviter les corps et les jets spermatozoïdesques. Je marchais malencontreusement sur le pied d'un gars qui avait la tête entre des fesses. Il se tourna en me gueulant dessus un charabia innommable en Allemand, et retourna à son office. En plus d'avoir les yeux bleus et une blondeur germanique cet arien se penchait en m'apportant vue sur sa raie imberbe, juste au bas des reins il y était tatoué une croix gammée. « M'enfin mais putain c'est dingue, il y a toujours un nazi qui traîne ! »

Je prenais le large, au dehors, enfin au calme de la nuit.

Un petit air semblait prendre le dessus dans l'atmosphère, mais il faisait doux. La porte claqua aussitôt, et l'homme altier se pointa vers moi pour me communiquer le numéro de la chambre où la maîtresse de maison était occupée avec son amant, puis il me fila un appareil photo. A l'intérieur de la bâtisse la température était acclimatée aux corps en extase, on crevait même de chaud habillé. Mes camarades devaient être dans la mêlée, je montais l'étage et parcouru un long couloir à peine éclairé pour m'arrêter devant la quatrième porte de droite, j'entendais des glapissements à l'intérieur, j'agis avec fugacité pour mitrailler la scène de flash, redescendre et donner le tout à l'homme altier sur le perron. Après quoi il y eut un tintamarre de tous les diables et très vite la demeure s'éclaira entièrement. Des engueulades commencèrent à tonner un peu partout, dans l'écho perceptible et petit bourgeois de mille milliards de mille sabords de tonnerre de Brest, suivit par des groupes de personnes en train de déguerpir.

Dans le lot l'équipe des Vipères en train de se rebraguetter.

Black en partant leur hurla une réplique du "Salo ou les 120 journées de sodomie" de Pier Paolo Pasolini : « Faibles créatures enchaînées, destinées à notre plaisir, j'espère que vous ne vous attendez pas à trouver la liberté ridicule que vous concède le monde extérieur ! »

Sans perdre de temps, nous prîmes une fois encore la fuite, nous roulâmes en direction de Saint Amans Soult, puis à l'orée d'un bois, nous fîmes halte et finissions la nuit dans les bras d'une pleine Lune, saoul de rires gras et de textures pornographiques.

La liturgie païenne des nomades de l'électro

On s'éveillait en apercevant véritablement l'endroit et sa beauté. Au milieu des teintes de l'aube, la quiétude encore prompte à nous inspirer les sens, inondait sa lumière par des débris de poussières virginales. Les couleurs étaient douces, le fond de l'air d'une fraîcheur revigorante et parsemé d'une atmosphère quasi religieuse. La nature environnante offrait son conciliabule matinal avec des chants d'oiseaux bienheureux. Le volatile, tout comme le peintre en bâtiment, semble toujours jovial, sinon il ne sifflerait jamais, pardi !

La terre semblait se dorer hérétique à la caresse solaire de l'aurore, on aurait même pu croire papillonner des elfes en des lépidoptères chamarrées d'une magie enveloppante. Dans ce trauma féérique d'un conte à dormir debout, il s'est passé cette étendue éphémère d'intensité où tout porte au témoignage de l'existence dans un recueillement précieux. Par l'entremise d'une mutation ésotérique nous avons devant nous un couple de baba cool immobilisés au beau milieu de cette nature galopante, en venant vers nous leur sourire témoignait de ce réconfort à vivre en communauté.

« Je suis Ray-mont et voici Belinda, vous faites quoi ? »

Marchello : « Nous sommes les Vipers et nous traversons l'existence tellurique sur des mobylettes »

Ray-mont : « Vous allez où comme cela ? »

Rox : « Là où notre destinée nous envoie un signe »

Belinda : « Si vous avez faim vous pouvez nous suivre, nous allions déjeuner »

George et Rocky : « Ok, cool, avec plaisir »

On s'enfonça dans le bois, et après une bonne vingtaine de minutes, le son d'une bombe à répétition venait de plus en plus perceptiblement nous chatoyer les oreilles. Le bastingue prit l'ampleur d'une résonance psychédélique avec les nuisances sonores d'une musique épileptique. Soudain ce fut l'apparition d'un champ de tronc mutilés, avec au milieu, l'attroupement de silhouettes et d'un mur de sons.

Nous étions arrivés devant une free party.

« Chanmé ! »

Il y avait une cinquantaine de personnes, Marchello était complètement halluciné et il faisait déjà le tour avec un serpent trouvé au sol. La première impression était de pénétrer dans un lieu secret à nouveau, c'était ça qui nous faisait bien kiffer. Black affichait un sourire de reconnaissance, comme si toute sa vie il avait attendu cet instant bien précis.

La région sous son apparence paysanne recelait en son sein des caches et des vices de formes totalement trippante. C'était le genre à passer invisible comme pour mieux délirer dans son jus Rabelaisien. Comme dans tout, il fallait être au bon endroit, au bon moment.

On n'en prenait pas encore vraiment conscience, mais c'est allé très vite, le son venait en ambiance et on l'avait adopté. En fait il nous avait aimanté à lui. Les gars avaient la tête dans les enceintes, et le volume était vraiment très puissant. « Putain, mais ce sont des barjots »

Ces voyageurs, cela faisait un an qu'ils étaient sur la route. D'autres personnes les avaient rejoints, des Français, une norvégienne, une Autrichienne, des italiennes, des allemands, anglais, des Ukrainiennes, des filles de Serbie, de Slovaquie, des Finlandais, des espagnols, ils venaient de toute l'Europe principalement. Ils étaient et ils formaient une véritable communauté sans hiérarchie, sans argent, sans clé en poche, sans aucune propriété, ils vivaient dans les cabines des camions, et puis ils dansaient à l'unisson, confinés dans leur monde, dans leur son, c'était génial ! Ils réussissaient les choses spontanément, ils ne se posaient pas de questions, ils agissaient. Nous sommes passés derrière les caissons de sonorisations, il y en avait 77 rattachés ensemble, avec des fils partout. Ce n'était pas possible, tout l'ensemble défier les lois de l'habilitation électrique dans le spectacle vivant, et des manifestations événementielles.

La collectivité faisait tout : orga, bouffe, réparation, etc... L'univers de la free party ne s'arrêtait pas aux frontières, aux personnes qui la font, ils étaient loin de tout carcan, leur soundsystem traveller tekno c'était du 24 heures sur 24, c'était plus qu'une formulation de vivre une expérience communautaire en expérimentant l'anarchisme.

Ce n'était peut-être qu'un cocon de plus, une forme de repentir, une exclusion temporaire, mais merde j'ai constaté que ça existait !

Nous étions au petit matin et la nuit thermonucléaire avait déversé sur eux les zestes d'une aurore incroyablement libérée. L'idéal libertaire qu'avaient dessiné des théoriciens sans le vivre, ou qu'avaient tenté des communautés, eux ils étaient en train d'en façonner l'instant présent par jet entier. Nous pensions être des audacieux à contre-courant de la société, là, maintenant, nous faisons face cette folie existentielle, et nous voulions la vivre, pas seulement y tremper le bout des lèvres.

Le rythme n'arrêtait de cadencer et à chaque montée une salve de bras se levait vers les cieux, c'était un appel d'air, prêt à exulter, à échapper au fil du court d'eau de la routine, ce n'était pas fuir, mais être possédé par son existence, sentir son corps se suspendre à l'enrobage d'une transe musicale. C'était ressentir toutes les pulsations de la musique, et vibrer soi en même temps que les autres. C'était être relié à tout, à toutes et tous.

On s'est mis à danser, à danser, sans fatigue, à hurler notre joie de vivre, c'était exquis, divinement orgasmique. Quand quelqu'un venait nous voir il nous disait simplement « Ça, c'est tribal » on ne pipait rien à leur salmigondis, mais on a gobé tous ce qu'ils nous ont donné à foutre dans la bouche. Tout était tribal chez eux de toute façon. Tout le monde s'est retrouvé à danser sans discontinu. La musique était géniale, elle vous arrachait du monde, vous détachait de tout, vous ne faisiez plus qu'un, les gens étaient tous en train de hurler, c'était une ambiance de folie. Tout le monde se regardait en se disant : « Mais qu'est-ce qu'il se passe vraiment ? Ce n'est pas possible ! C'est nous qui vivons tout ça, c'est génial ! »

J'avais les yeux fermés et vivais chaque sensation dans mon épiderme avec le grand frisson. Quand j'ai repris connaissance une fille se chaloupait à côté de moi, nos regards se sont joints, et elle s'est rapprochée pour me dire qu'elle s'appelait Tomahawk. Nous avons continué à nous tourner autour avec des sourires de reconnaissance, jusqu'à ce qu'elle se colle lascive contre moi. Nos bouches s'effleuraient parfois en une érotisation spectrale.

Je sentais son haleine chaude, sa sensualité venir se frotter à un désir grandissant. Nos langues ont commencé à se trouver et nos caresses se faisaient encore plus tendres, langoureuses, jusqu'à ce que nous nous sentions charnellement seul au monde et totalement en phase. Tout me semblait incandescent, comme un miracle que l'on ne vit qu'une fois. Elle me prit la main, et tranquillement nous nous sommes éloignés vers un fourret, puis délicatement nous avons fait l'Amour.
Véritablement.

À notre retour, la musique avait baissé de volume de trois quart, je retrouvais mes camarades, me faisait chambrer de cette tape amicale qui dit tout de la compréhension des émotions suscitées, nourries et vécues.

Tout le monde a collationné pour reprendre des forces. Pendant cette interruption, ils ont commencé à nous parler de magie incantatoire, de vie intérieure, de transcendance animale, de tribal, de tribal et encore de tribal. Avec tout ce que nous avons pris comme produit, nous hochions la tête machinalement en nous baffrant comme des porcs sur la nourriture. Des bribes d'ineptie excentrique nous parvenaient sans que nous en saisissions le sens, l'apogée réaliste.

Nous venions de tutoyer les étoiles, cela nous suffisait amplement. Nous écoutions aimablement, ils insistaient devant nos mines ingénues, car ils avaient dans les yeux cette révélation à nous faire découvrir. Alors une fois encore nous nous sommes mis à découvert, et cette fois dans quelque chose de totalement rare.

La consommation d'ayahuasca nous est dépeinte comme une expérience positive, mystique, favorisant l'introspection et permettant une compréhension profonde du monde, et de soi. C'est une véritable expérience de chamanisme. Bien entendu nous ne pensions nullement aux éventuels risques psychiques, mentaux et relationnels liés à l'ingestion de l'hallucinogène. Nous étions à un âge où chaque expérience vécu sollicite au développement personnel de nouvelles sensations, même si au bout du compte nous prenions tout cela comme une cérémonie folklorique destinée à satisfaire la curiosité.

Ces pratiquants du New Age utilisaient l'ayahuasca dans le but de transcender leur vérité crue. Ils étaient très sérieux, c'était quelque chose de fidèle à leur stabilisation, car pour eux nous étions tous issue de la même plante, de la même terre. J'avais plutôt en tête une vision d'eux qui prenait source dans l'héritage de la contre-culture psychédélique sur-consommatrice de drogue, par la beat generation d'abord, puis par le mouvement hippie. Tout me semblait couler dans cette forme d'œdipe naturaliste qui veut baiser la mère terre en finissant par tuer le père capitaliste en travaillant par la suite dans une start-up écolobobo.

Leur mot provenait de tribus anciennes et d'une délivrance urbaine, ils ne s'évertuaient nullement à nous changer, à nous euthanasier à leur vérité. Ils avaient en eux cette prière magnanime d'échanger sans jugement, mais cela je l'ai saisi que bien plus tard.

Black et Marchello semblaient tout gober bouche-bée, ils étaient vraiment dedans à 200%. Ils buvaient chaque parole, on pouvait même dire que le breuvage était déjà en eux.

Les voyageurs nous parlaient de William Burroughs et Allen Ginsberg, de Gary Snyder, de Pierre Rhabi, de Che Guevarra, de Corine Sombrun, d'un tas de gens qui les avait inspirés, avec lequel ils avaient façonné leur apprentissage à la vie. Leur libération passait par l'utilisation de substances psychédéliques, parce que c'était une porte ouverte vers des voies tridimensionnelles. Sans passer par là nous restions dans la conscience 3D qui consiste à voir les choses dans un état purement physique. Vous êtes un individu séparé des autres. Car la vie ressemble à « la survie du plus fort » et vous êtes identifié par votre apparence, votre travail, vos biens et les personnes qui vous entourent.

Les choses sont perçues dans la dualité du manichéisme, bon ou mauvais, qu'importe car tout est en compétition. L'épanouissement se trouve dans le fait de gagner de l'argent, et d'avoir un statut social. Vos pensées n'ont aucun pouvoir sur votre réalité, et ce qui vous arrive dans la vie n'est qu'une coïncidence. Vous comptez sur vos cinq sens pour vous déplacer dans le monde.

En 4D il est facile de revenir à un état 3D. La conscience 4D commence à s'éveiller à l'idée que nous sommes tous connectés et qu'il y a plus dans la vie que ce que l'on voit. Les pensées sont puissantes et peuvent modifier la façon dont la réalité est perçue.

La dualité et l'idée du bien et du mal sont toujours vécues, mais il y a plus de compassion et de compréhension derrière cela. Il y a une ouverture sur ce que vous « mettez dans votre corps » qui devient déjà plus importante, et il y a un désir de prêter attention à la façon dont vos actions affectent l'environnement, et ceux qui vous entourent. Il y a aussi un grand désir de trouver votre but, et de suivre vos passions. Vous comprenez que la vie est faite pour être appréciée, et que vous êtes digne de vivre la vie de vos rêves. Vous percevez le monde à travers six sens, et votre intuition commence à se développer, ainsi qu'à s'étendre. Vous cherchez un sens plus profond à la vie, vous pouvez commencer à voir la synchronicité et la magie de l'Univers.

L'État de la 4e dimension agit comme une « porte » vers la 5e, là par contre il est très difficile de revenir à un état 3D. A partir de ce niveau de conscience, vous commencez à comprendre que nous sommes tous un, et que nous sommes tous connectés. La vie devient une aventure de croissance, et il n'y a pas de bon ou de mauvais. Il y a un but plus élevé pour toutes les choses et chaque expérience a un sens.

« Les Lettres du Yage », il semble que ce soit ce livre qui présente à la culture occidentale le savoir chamanique de l'ayahuasca. Devant notre affirmation à vivre cette expérience, la communauté s'organise rapidement pour procéder au rituel initiatique. Notre préparation instaure un lieu spécifique, ainsi qu'un changement de peau. Nous finissons tous torse nu avec des peintures sur le corps et le visage. Nous avons des couronnes végétales sur la tête avec des plumes, et des chapelets autour du cou. Ils avaient disposé des pierres, du bois, des végétaux, et un feu gigantesque. Au début une seule personne commença à prononcer un mantra. Il s'agissait d'une formule méditative sonore et rythmée, fondée sur la répétition de la vibration du son, et de sa résonance réputée bénéfique pour le corps ou l'esprit à des fins de protection, d'invocation ou de célébration.

Nous nous laissions guider par notre respiration, par la voix qui s'appliquait à nous détendre. La bienveillance unanime nous donnera confiance pour poursuivre l'expérience sereinement. Nous formions un cercle, et derrière ce cercle nos nouveaux amis en avaient fait un plus grand. Les sons d'un tambour utilisé lors d'une cérémonie chamanique étaient jumelés à une musique électronique tantrique, afin de nous apprivoiser vers le monde animal.

D'autres voix se sont mises à énoncer d'autres mantras. Bizarrement ce désordre sembla s'enrouler en même temps de manière cohérente. Nous avons des boucles de voix répétant inlassablement un sacre ésotérique sur une musique épileptique. La divagation enflait, gagnait chaque parcelle de nos esprits, jusqu'à parvenir à nous envahir tout entier. Une demi-heure après avoir ingurgiter le liquide, nous passions d'une kermesse sauvagement psychédélique à une révélation mystique. Les effets thérapeutiques de la transe deviendront absolument hallucinogènes, avec des modifications de la perception, amplifications des perceptions auditives et visuelles, accélération modérée du rythme cardiaque, augmentation de la fréquence respiratoire, élévation de la pression sanguine, dilatation des pupilles. Tout comme le LSD dans les sixties, nous étions en proie à des visions multicolores en mouvement, des épisodes de « rêves » avec des changements de la perception du soi, et de la réalité à travers un processus de pensée complexes.

Mais aussi à l'ouverture des émotions refoulées par des amplitudes de stimulation sensorielles, d'idéations intellectuelles, spirituelles, sauf que chez la plupart des individus, l'ayahuasca cause des nausées transitoires, vomissements, diarrhées. Les effets purgatifs étant plus toniques plutôt que toxiques, vous étiez totalement métamorphosés. Tant que le trip était dans l'emprise d'une drogue comme le LSD ce n'était pas si effrayant, dès lors que vous commenciez à vous chier dessus en imitant une hulotte, un ragondin des marées Poitevin, alors là l'offrande chamanique vous catapultait en dehors de vous.

La drogue est montée aussi vite que la fusée Ariane, laissant une traînée d'effets dans mes cieux psychotropes. Le percuteur central a balancé son trip pour prendre le contrôle de tout, avec un nouveau monde à explorer. Les couleurs sont devenues flashy, les perspectives mouvantes, les sons cavernaux. Ma tête s'étant transformée en carrousel, rien ne pouvait arrêter mon hilarité, j'avais des brûlures au ventre, une plénitude de souffrance, un rire d'évidence, je me sentais mourir de rire. Le temps n'avait plus de prise, je coulais, sombrais dans une multitude de rotation atmosphérique sans aucune importance. Cette amplification hallucinogène procurait des « visions », interprétées comme des phénomènes de clairvoyance et souvent considérées par certaines sociétés amazoniennes comme plus réelles que le monde du quotidien. L'ayahuasca est souvent qualifiée comme enthéogène, adaptogène ou empathogène... Vous remarquerez que tout fini par une gêne.

C'est bien ce que nous vivions, une emprise incommode, envahissante, une catharsis sadomasochiste dont nous ne pouvions avoir aucun contrôle dessus.

A un moment j'ai eu une phase très courte de retour vers une pseudo normalité, Rocky faisait le ver de terre, Marchello un serpent en train de danser dans des contrées polaires, Black un chef indien ayant la sagesse d'une tortue des Îles Galápagos assise en tailleur, Rox une sorte d'aigle pamplemousse, et George grattait le sol avec sa bouche, quant à Looky, il sanglotait toutes les larmes de son antre, en étant replié sur lui-même. Généralement les effets varient selon les méthodes de préparation, l'environnement, la quantité ingérée, le nombre et les types d'additifs. Notre dose devait être forte.

Nous n'avons jamais passé la frontière du monde des ténèbres, mais il est venu à nous, c'est certain. Notre guide c'était cette électro prémonitoire, il n'y avait aucun contrôle du cérémoniel exercé par un chaman. Nous étions livrés à nous-mêmes, à cet intérieur que nous ne connaissions finalement même pas. Chacun avit son astre en lui, et il venait d'allumer sa féerie dans un parc d'attraction.

Encore habités par la volonté d'un souffle primitif, chaotique, nous venions d'outrepasser l'ensemble des mondes souterrain et célestes, par une respiration magique à la confluence du mystique et de la poésie subliminale. Il n'était venu jusqu'à lors à personne de notre bande de s'enquérir de forces encore neuves et inconnues. Nous étions marqués par les signes que tout phénomène est toujours au cœur des autres fragments universels, et en gestation d'un grand tout cosmique. Nous étions initiés à la transmission tribale qui habite tous les êtres, sans possibilité d'exclusion, et où tous les champs des possibles sont transfigurés.

Dans nos corps nous pouvions ressentir la vibration de la terre, comme si le mystère de son existence tellurique nous était révélé. Nos pensées avaient allumé le contre-feu plausible d'un Rosebud intemporel, un moment clé qui explique tout, non pas dans une symbolique abstraite, mais qui finirait bien par émerger du précipice de l'inconnu dans un autre moment de nos vies.

Les têtes Raides au pays des Lacs

Quand nous avons repris connaissance, le champ était vide.

Nous étions allongés sur un sol sableux, le soleil à son zénith grignotait nos peaux rouges.

Pourtant ma tête était reposée du silence des libellules. Mon corps était écrasé, certes, mais comme raccroché à la racine de la terre. Je me sentais comme suspendu entre deux mondes, étranglé par la sensation d'être différent, et de manière subtile, entièrement moi-même. Je laissais perlé des larmes d'enfant sauvage, soulagé d'avoir réussi sa transition de papillon, mais pourquoi faire ?

Des émotions fugaces et des images me revenaient. Le son d'un bracelet à clochette, les filaments vaporeux d'un sourire d'or, la saveur d'une peau de pêche, une chevelure de miel, l'encens mystérieux des senteurs féminines, le soupir d'un amour qui glisse du cœur et fini par s'enfuir... Que connaît-on de la vérité des êtres si ce n'est la fragrance de leur aura sur nous-mêmes.

Allais-je retrouver un jour le paradis des baisers fiévreux de ma sorcière Tomahawk ?

Notre quête prenait fin ici, sans que nous en admettions l'issue. Nous étions une œuvre de contre-culture, une terminaison nerveuse de la zone invisible de la classe ouvrière, qui n'ayant pas eu le sentiment de vivre une véritable construction dans la société, avait créé la sienne sous la forme d'un gang de motocyclette. Nous étions paumés dans tous les sens du terme. Perdu dans la montagne noire, dans nos vies respectives, sans barrière de sécurité, sans idéal, sans avenir. Mais nous avions retenu que chaque quête devait nous survivre par le biais d'un chaos mortuaire, pour pouvoir en renaître encore, et toujours.

Nous avons remis nos affaires et marché un très long moment, personne ne se rappelait le chemin de l'aller. Nous avons donc tourné probablement en rond, car face à nous c'était de nouveau le champ. Une montée de sérénité est parvenue jusqu'à éteindre notre colère habituelle, étais-ce de la résignation où l'effet salutaire de la 4D ? Quoiqu'il en soit, un aigle est passé au-dessus de nous à ce moment-là, il s'est mis à crier et nous avons suivi le tracé de son vol, comme par intuition, simplement téléguidé par un appel de l'univers. Au bout de la marche les pétoires étaient là. Je me retournais comme pour figer une sensation en une photographie nostalgique. Je savais que graver cette image me servirait à nouveau le moment venu pour ressentir un besoin ultime de recouvrement existentiel.

Quelques Valérianelles d'un bleu cendré à tiges grêles s'agitaient à côté d'une grappe de Campanules à feuilles rondes. C'était beau et tremblant d'une vérité presque surnaturelle. Cette nature aurait dû être inexplorée, laissée à l'état d'une virginité primaire. Tout paraissait incroyable, les grandes Fougères aux feuilles coriaces imposaient leur stature en émanant de leur vision une jungle dense.

Les Adonis flamme rouge vif aux sépales appliqués contre leurs pétales velus apportaient une parfaite harmonie des volumes avec les Cocristes aux feuilles oblongues-lancéolées de couleur verte et à la corolle jaune. Il y avait de la magie partout. Nous ne savions comment, mais les dieux étaient avec nous maintenant.

Nous avons repris la route, et longions une foutue départementale infestée de camions et de voitures roulant vers la Méditerranée. Le village de Labastide Rouairoux était aussi maussade qu'une verrue plantaire sur un unijambiste, Lacabarède une localité d'angle mort parfaite pour les personnes ayant décidé de vivre recluse, bénéficiant loin de la civilisation d'une santé mentale monacale à toute épreuve.

Par cette situation à la rencontre des influences climatiques océanique et méditerranéenne, le Parc naturel régional du Haut-Languedoc présente des paysages très diversifiés. On inventorie 18 unités paysagères qui se retrouvent dans 7 « micro-régions ». Ces paysages ont en commun d'être situés sur des reliefs marqués. L'habitat méditerranéen est un paysage façonné par la chaleur et la sécheresse avec des épisodes pluvieux. Cela permet l'épanouissement d'une flore et d'une faune remarquables. On trouve ainsi taillis de chênes, garrigues et maquis. La Yeuse ou chêne vert se développe beaucoup sur cette terre aux reliefs divers (sommets, crêtes, gorges). L'habitat atlantique est une terre de sommets avec ses monts de Lacaune et de la Montagne noire. Cet habitat présente de nombreuses espèces d'arbres comme le hêtre, le chêne et des espèces de résineux, comme le Douglas, introduit par l'activité sylvicole. On y trouve aussi des îlots agricoles, prairies et landes. Les tourbières (ou sanha en occitan) sont fréquentes. En période de sécheresse, elles offrent une ressource de fourrage vert. Le Haut-Languedoc est façonné par ses nombreux cours d'eau : rivières et ruisseaux qui donnent lieu à des cascades, torrents, gorges ou, une fois domptés par l'homme, à des barrages de grande envergure.

Nous montions vers le village d'Angles, perdu dans les bois, l'été ce devait être un âtre de fraîcheur, mais l'hiver devait être terrible ici. Nous poursuivions nos propres fantômes en laissant nos pensées mouvoir leurs anciens venins. La route diffusait le galop de notre essence humaine à travers son défilée imparfait. Nous pétrissions la glaise de notre passage sur terre en convolant vers de nouvelles aventures picaresques. Nous montions, poussions la mob façon técalbutat, c'est à dire à courant dès qu'un faux plat le permettait. Mais la plupart du temps nous montions indéfiniment. Puis, enfin, et non sans mal, nous arrivions au Lac de la Ravière.

Ce lac à cheval sur les départements du Tarn et de l'Hérault dispose d'un barrage mesurant 40 mètres de haut et 227 mètres de couronnement. Il produit 227 millions de kWh/an soit la consommation d'une ville comme Castres (44 812 habitants). Il s'étend sur 12 kilomètres de long, il a été construit entre 1954 et 1957, et a enseveli le hameau de La Ravière, un château, un moulin et des ponts. A son extrémité, la base de loisirs des Bouldouïres à La Salvetat-sur-Agout, proposant toutes les activités nautiques, et des spots de pêche. Des sentiers de randonnée permettent de découvrir les multiples facettes du lac et de ses îles Rebondines. La base de Loisirs du Gua des Brasses dispose d'une rampe de mise à l'eau, appontements, plage aménagée, zone de baignade avec pataugeoire en eau naturelle surveillée en saison. Il y a des aires de pique-nique et barbecue. Tout autour c'est une forêt de hêtres et de sapins. Sur les berges, une foule de sentiers pédestres et VTT sillonnent les bois. De nombreux campings et centres de vacances bordent le lac. C'est une station de lavage de cerveau parfaite pour les citoyens.

Depuis l'immersion dans cette virée, nous ne nous étions jamais lavés, le lac recueillit notre crasse dans sa fraîche évasion immaculée. Nous émergions d'un déracinement avec tous ces événements vécus, nous flottions alors à la surface des choses enfouies, nous gargarisant le corps en le bénissant d'un baptême de propreté. Nous nous dévêtissions de toutes nos blessures, avec l'effacement des tragédies de notre conscience, l'épaisseur des détresses, nous émergions à la surface de nous-mêmes, isolés du transit perturbateurs que l'ordinaire d'une vie assomme d'un coup de trique. Nous nous sentions à nu, et nous l'étions bel et bien. Une femme nous surpris, jetant sur nous le trouble diffus d'un embarras moral. Le soleil jetait sur son visage cette opaline candeur teintée de mystères que laisse filtrer la peinture des préraphaélites.

Nous n'osions sortir et lui montrer nos attributs, jusqu'à ce que Looky aperçoive la nubile et sans pudeur se découvre à elle hors de l'eau, avec l'insolence d'une érection. Nous en étions bouche-bée. Il alla vers elle. La jeune femme semblait comme prise dans une fascination tétanisée. Aucune bride de la conversation ne nous est parvenue, mais Looky est revenu vers nous en se rhabillant, et nous annoncer qu'il avait trouvé le gîte et le couvert du soir. Sacré Looky, on peut bien dire tout ce que l'on veut dessus, que c'est un con narcissique, ainsi que le treizième salopard des douze apôtres de la manigance, mais il avait cette envergure pour vous sortir parfois de situations délicates, comme pour vous y plonger dedans par son paradoxe emberlificoteur.

Un amas de Capillaire des murailles avec pétiole et rachis brun noir luisant sur toute leur longueur portait à leur fleur finement crénelée les délices d'un parapet floral. Nous traversions un petit pont pour pénétrer dans le cœur du village. « A l'oustal », signifiant en patois "la maison" était marqué sur la quasi-totalité des portes des chalets, à cette époque le lac de la Raviège battait son plein, les estivantes du Nord de l'Europe venaient bafouer les lois de l'attraction, avec des échancrures mammaires de vache Normande. La fraîcheur du soir venait vivifier la table, où la nubile et son compagnon nous offrirent le gîte.

Le couple devait avoir la vingtaine, l'homme nous expliqua qu'il faisait le gardiennage et l'entretien des chalets. La femme appartenait à ces filles timides dont la nuit à recouvert les jours d'une solitude fataliste. Son invisibilité chronique ferait le Graal de tout homme qui arriverait à la façonner à l'effigie de sa vanité.

Pourtant sans qu'elle puisse en contrôler l'arrêt, même si elle devait s'en persuader probablement à la couleur de ses joues écarlates, elle avait les yeux qui parlait sans cesse à la braguette de Looky, nous en étions fort confus. La gêne occasionnée nous prétextait de créer des diversions, et prolonger une conversation hypothétique avec notre logeur. Munit d'un pantacourt, d'une chemise de flanelle bleutée et de crocs, l'homme tendit son bras avec la panacée revigorante d'exténuer son exaltation en proférant « Apérooooooooooooooooooooo », comme un appel attractif à la débauche éternelle. Il n'en fallut pas plus pour que nous nous installions la nuit durant à débattre à coup de tire-bouchon. Son sens de l'hospitalité n'opposait aucune force devant sa naïveté de la fidélité dans son couple.

Comme il ne devait pas avoir une aussi grand audience tous les soirs, il en profita pour nous exposer le bien-fondé de l'écologie, de l'agriculture biologique, de la vente directe, de la relocalisation des terres par une nouvelle génération qui désertera les mégapoles, pour trouver une utilité, et enraciner du sens à leur vie. Ainsi que de l'aggravation du réchauffement climatique et des incidences directes, avec comme finalité l'évidence de changer le monde.

C'est dingue cette prétention de vouloir changer le monde à la vingtaine, comme si après les boutons de la puberté l'éclosion de la chrysalide permettait de sortir avec arrogance un panel de connerie. L'homme s'exaltait en croyant nous bouleverser la conscience, sans savoir que la veille nous franchissions la transversalité de l'univers de manière transcendante. Looky n'arrêtait pas de le resservir et nous gobions la panoplie de son discours, en opinant derechef à la manigance effrontée de notre démiurge. Coincé entre les bols de cacahuète, de chips et de saucisses cocktails de la supérette du coin, nous savions que son allocution n'était qu'une foutaise de plus. Le chef brama : « Malheur à l'homme qui oubliant son devoir de merveilles, a, par vœu de puissance ou par avidité, trahi la main tendue et le rite de partage. Mais honneur à ceux qui vont et viennent et partagent avec l'autre la douceur de la halte. »

L'homme nous saoulait de parole, Looky lui apportait l'alcool purificateur. Il fallut aussi supporter son goût musical pour la célébration de la langue de Pierre Perret dans les inflexions des Têtes Raides, les Ogres de Barback, Matmatah, Tryo, Les Hurlements d'Léo. Dieu n'avait plus aucun pitié pour nos oreilles et l'écume toxique est réapparu pour nous tordre à son caprice. Dès lors le plan était fugace et limpide, nous allions torcher l'homme dans une fièvre des barriques immorale pendant que Looky se ferait la belle.

C'est peu ou prou ce qui s'est produit. Si ce n'est le fait que le jeune homme tenait bien son alcool, que George et Rocky ont dû aller déposer leur gerbe, et même pas au pied d'un mausolée de la grande guerre, que Rox s'est emporté un peu violemment sur les propos infondés selon lui du bouleversement climatique, et que l'histoire s'est finie à coup de torgnole et de chifarnasse sur le tarin du gardien. Ce qui n'a pas empêché Looky d'obtenir une fellation. Malgré le remue-ménage épisodique, nous avons pu loger dans plusieurs chalets. La nuit avait plongé dans son bouillonnement estival, et les étoiles tapissaient avec une certaine parcimonie un ciel grumelé de nuages menaçants.

Notre petite communauté possédait cette acuité de non-voyant qui ne permet d'appréhender le danger qu'à partir du toucher, et avec une canne pour unique conseil. Notre canne c'était le chef, et nous des cannetons accompagnant leur mère à la queue leu leu, et au mépris de tout péril. Pourtant nous le sentions, nous touchions au but révélateur, à cette escapade que les grands voyageurs connaissent pour avoir changé la face du globe-terrestre, et permis d'ouvrir les lois du libre marché. Nous nous supposions préparés, prêt à battre notre existence sur le fil d'un rasoir impudique et irrévérencieux.

Il aurait fallu pour cela une escapade de volatile suffisamment solidaire et à l'instinct migrateur, alors qu'avec nos racines de gallinacé nous n'aurions que l'usage du chant du coq les pieds dans la merde pour unique solution de repli. Au réveil nous nous aperçûmes que la femme avait quitté son conjoint, étant accoudé au bras de notre chef, et la décision du leader suprême reste immuable de persuasion, car le chef a toujours la raison d'une tirade définitive : « Elle vient avec nous, en plus, elle a une mobylette. »

Nous voilà repartis sans demander notre reste vers Les Monts de Lacaune. Riches en sources, landes et tourbières, entre vues panoramiques et forêts préservées, on y découvre une importante concentration de mégalithes. Les Monts de Lacaune atteignent les 1 270 mètres au Puech de Rascas, et 1 269 mètres au Puech de Montgrand. Le bourg compte des forêts aux essences variées.

En 1797, un enfant d'environ 9-10 ans est aperçu dans le Tarn, mais ce n'est que deux ans plus tard qu'il est capturé par des hommes, et des chiens après s'être débattu, escorté au village de Lacaune et recueilli par une veuve. L'enfant ne se nourrit que de végétaux crus, ou qu'il a cuits lui-même. Personne ne comprend ce qu'il marmonne ou crie. Il fugue au bout d'une semaine. Cet enfant sauvage, plausiblement autiste, n'a pas eu un destin aussi glorieux que les sauvageons Romulus et Rémus en créant Rome. Il crèvera à la Capitale comme animal domestique.

Les habitants de Lacaune se nomment les Lacaunais et plus bas, au village de Brassac ils les appellent les haut-cons. Dans ces coins les villages se font la guerre sur un terrain de rugby, et lors des fêtes de village annuelles, comme une sorte de traditionnelle rivalité immuable.

L'entrepreneuriat Lacaunais repose sur un climat spécifique et propice au séchage des produits de charcuterie et salaison, apportant à la maxime du village son orgueil de verrat « Dans le cochon tout est bon, et dans la cochonne aussi d'ailleurs... »

Nous nous arrê tâmes au café de chez Ricou, haut-lieu du prolétariat de la cochonnaille, afin de se restaurer. Il était à peine 11h30 que déjà l'anis coulait à flot entre les turfistes et les chômeurs. Là aussi, musicalement il valait mieux être sourd, c'était du Patrick Sébastien en boucle, l'incontournable des soirées réussies. Après une assiette de saucisson sec, jambon de pays, pâté de tête, jambonneau, boudin et une feuille de salade en guise de végétation, notre plat de résistance fut des côtes de porc avec des pieds de cochon. Je n'ai pas pris de dessert au cas une couenne se serait truffé entre une boule de glace à la vanille.

Notre différence ne manqua pas de surprendre, et de témoigner un intérêt particulier pour notre trip outrecuidant. Alors que nous commençons à jouer les gros durs en montant sur nos selles, ma Peugeot 103 originelle sans variateur, sans amortisseur arrière ne partit pas. Bon, premier soucis le robinet d'essence était bouché. Dans notre sac de fortune en guise de garage, on nettoya le réservoir comme on pouvait et paf ça ne démarra toujours pas. Je démontais le carbu, le nettoyais fond. L'essence arrivait bien, quand j'enlevais le gicleur ça coulait partout et je voyais la lumière à travers le gicleur. La bougie faisait aussi une belle étincelle (la bonne châtaigne que je me suis pris au passage). Bon vous vous doutez que le bolide ne démarrait toujours pas. J'ai regardé du côté de la bougie, il n'y a pas l'air d'avoir d'essence qui arrivait. La bougie était sèche et quand je mettais un bout de sopalin il s'est fait éjecter aussitôt le début du pédalage intensif.

Bref voilà où j'en étais : Un carbu nettoyé. De l'essence légèrement orangé dû à la rouille persistante. Les cuisses d'un haltérophile à force de pédaler.

Bon après avoir fait rire l'assistance publique, un gars est venu me prêter main forte et a regardé l'engin qu'il avait l'air de connaître. Il m'indiqua s'appeler Alain, son surnom Le Pic, parce qu'il se tient droit comme un Pic, et qu'il travaillait dans une charcuterie. C'est étonnant nan ?

Le gars affichait une calvitie précoce et les stigmates à ses mains d'un labeur exténuant. Il dit qu'il s'y connaît en mécanique puisqu'il a cassé plusieurs voitures et mobylettes avec une conduite sportive, et une forte densité d'embruns éthyliques dépassant largement le seuil autorisé par la réglementation autoroutière. Voilà, nous avions l'homme de la situation.

« Tu n'as pas d'essence dans le moteur il semblerait...Peut-être que les clapets sont grippés et restent collés sur leur base ? Il serait judicieux de démonter la pipe d'admission et regarder dans quel état sont les clapets, même si c'est normal que les clapets soient fermés lorsqu'ils sont au repos. » Je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'il venait d'annoncer et au juger de stupéfaction de mes collègues, il en était de même.

Il remarqua enfin qu'il y avait de la calamine, « ça se retire avec un solvant et un chiffon, ou, mieux encore, avec de la lessive de soude qu'il faut rincer abondamment à l'eau ensuite. » Il s'avère que la lessive de soude est très corrosive pour la peau et les ongles. Après m'être estropié, Ricou me trouva des gants en caoutchouc solides, dont un était percé malheureusement pour le nouvel infirme, Rox.

Alain nous annonça que « cette calamine témoigne d'une forte usure des segments et les blocages à froid viennent aussi de ça. La calamine sous les segments les empêche de se rétracter dans leurs gorges et provoquent le coincement. Les segments sont à remplacer, donc, avec un bon curage des gorges et en vérifiant le jeu à la coupe avant montage aussi. » Tout ceci était vraiment laborieux et usinait un temps d'impatience qui ralentissait notre départ, je me sentais coupable et un « Putain mais je vais péter une durite ! » m'échappa.

Looky m'encouragea d'un « Maiiiiiiiiiiiiiis non, fais confiance à la solidité de l'intention. Tu vois quand tu imposes ta directive à l'univers il en respecte la sommation. Regarde je n'ai aucun soucis depuis le départ, alors que toi qui broie du noir avec tes angoisses tu fais de l'huile par le cul. »

Il quitta séance tenante la scène en me pointant une tache de graisse visible sur le macadam. Le choc me fit le même effet que la tarte sur les fesses que l'institutrice du court préparatoire prenait un malin plaisir à t'infliger, afin d'assouvir ses angoisses de vieille fille.

Sur les conseils d'Alain je vais voir Pipot, le roi de la sagagne (une personne peu soignée dans son travail) mais qui "répare les pétroulettes de manière qu'après tu montes aux arbres avec ta pétoire."

Pipot démontra à nouveau le carbu pour tout re-nettoyer à fond. Mit un coup de soufflette dans le pot et dans le trou du moteur. Une fois que tout fut remonté, ouvrit l'essence, un coup de pédale et tout est reparti plein pot. Ça a duré une dizaine de seconde. Elle a fumé blanc énormément et c'est rééteinte. Après plus moyen de la redémarrer de nouveau...la bougie était mouillée...Pipot trifouilla (farfouille) un moment les mains noires et se gratta le front avec. Donc bougie neuve (ça ne pouvait pas faire de mal), une BR8HS, et revoilà Pipot qui remonta le tout, ouvra l'essence, appuya sur la manette de décompresseur et la manette d'air, un peu de gaz, un demi-tour de pédale et il lâcha les deux manettes, et là paf elle était partie. Bon petit souci à la vis de ralenti, elle était inarrêtable, à gueuler comme une pucelle devant un pénis... Deux petits tour de vis et voilà un beau ralenti bien tenu avec possibilité d'arrêter la roue.

Bref un tour plus loin autour de la rue principale pour tester la bête en condition réelle, et elle s'est mise à faire un bruit métallique (genre quand on frotte deux pièces de métal). Voilà il y avait toujours un petit soucis mais ça roulait.

Nous pouvions enfin repartir.

Maintenant ce ne sera que descente, avec tout autour, une forêt de conifère Douglas pour habiller la montagne d'une olivâtre presque monochrome. Un hérisson n'avait pas eu le temps de traverser la chaussée, nous pouvions même rouler à balle sur sa purée de carcasse sans danger, fort heureusement. Dans les virages serrés du col de la bassine un bolide nous a enrhumé en nous doublant, et il balançait dans un double virage comme un tabanas (un fou), faisant un pif paf téméraire en évitant de s'emplâtrer contre un arbre. Black qui était plus loin, reconnu dans la voiture de rallye Alain qui nous avait salué d'un revers de la main, suivi par une explosion caractéristique de la flamme qui sort du pot d'échappement, et qui est dû lorsque l'essence est encore injectée alors que l'allumage est coupé et que le pilote réaccélère, l'essence qui reste dans les conduits s'enflamme et crée une petite explosion.

Après il a disparu dans un bruit de couinement de pneu assourdissant et d'accélération détonante.

Nous poursuivâmes notre trajet jusqu'au hameau de Cambounes, en descendant quasiment jamais sur les freins, des audacieux vraiment !

Il y a toujours un chef dans une bande de motard

Trois grosses cylindrées nous font signe de nous mettre sur le bas-côté dans le fracas de leur pot d'échappement. Trois putains de gros graisseux avec des bras d'orang-outang qui ont toute la panoplie du tueur en série. Ils sont descendus de leur monture avec la nonchalance d'un inquisiteur mal luné. Trois salopards qui en valaient douze !

Les gars étaient fringués comme des hells angels, avec l'écusson 1% dont le sens se doit de te faire baisser la tête en signe de soumission. Gastou, l'aigle et l'indien se présentent à nous sans cligner des paupières, alors que nous, nous le faisons tous en signe d'inquiétude. Eux l'ont senti de suite, autant dire qu'ils sont sûr de leur coup.

Les sangliers du Sidobre qu'ils s'appellent, et "franchement qu'est-ce que tu veux que ça nous foute ?" Leur répondit Looky hyper décontracté.

Interloqués par cette annonce stupéfiante à laquelle pas un de nous ne pensions ne serait-ce une seconde qu'elle viendrait s'imposer dans la discussion aussi spontanément. Le Gastou fumasse a vite tiré de blême à conduit de cheminée en surchauffe. Ça sentait la merde de canard sous toutes les selles. Dans ce coin reculé de l'exode rurale, il existe une dénomination spécifique des types d'homme. Une personne sortant de l'ordinaire et munit d'un caractère puissant (pour le côté admiratif) ou, et, idiot (pour le côté taquin) est nommé de la façon suivante : « Ce type est une bête ». Au-dessus de lui, et donc par effet de verticalité croissante, il y a le bestiau. Nettement plus perturbant, sa capacité exponentielle dans tous les domaines demeure très fortement gaillarde. Après cela, l'humanité tout entière ne s'étonnera guère d'être parvenu à l'extrémité. Que nenni, car après le bestiau, il y a le summum, la cime, le dominant, le seigneur des saigneurs : Il y a la pute de bestiau.

Et là, nous avons trois putains d'enculer de putes de bestiaux !

A ce moment-là je pense que nous ressemblions tous à la craie blanche que tu as coincé entre les mains, seul devant le tableau noir, quand tu n'as pas daigné apprendre les devoirs de la veille. Le Gastou avait les yeux injectés de sang, une moustache typique de la motorisation à deux roues dans l'ouest Américain, et cette densité de déplacement qui préconise de fermer sa gueule. Le gars est plus que vénère, il nous dit que lui et l'aigle viennent de Lacrouzette et que là-bas ils réfléchissent comme des enclumes. On s'imagine que c'est le genre de gazier qui a vécu dans une ferme, avec un père qui a eu le ceinturon facile pour remédier à la tension de ses mauvais investissements, et le pauvre gosse a connu son unique geste de tendresse le jour il s'est fait lécher la bite par un mouton.

Looky ne démontre aucun signe de panique, impassible au sort qui va lui arriver. Le gros l'a choppé par la nuque et l'obligea à se foutre à genou dans une contorsion physique assez douloureuse, mais Looky a commencé à lui dire des trucs que l'on n'arrivait pas à discerner. On s'apercevait au fil de l'évolution qu'il était carrément en train de l'embrouiller, et le plus improbable c'est que ça fonctionnait. Le gars desserra son étau, écouta le charabia avec étonnement, et j'ai même envie de dire, avec une teinte de distraction aussi. Puis il releva Looky qui se retourna pour nous faire un signe qui était censée nous rassurer. Là, on était tous sur le cul. Nous étions impressionnés par ce don d'enfumer de la sorte un gars de cette trempe. Puis Looky est revenu vers nous, nous expliquant que nous pouvions repartir illico presto en remontant nos petits culs en selle sans faire d'esclandre, car il venait de payer notre redevance de passage sur les terres des Sangliers Du Sidobre.

Sans poser de questions tout le monde redémarra et quitta cette terre maudite, un vent d'apaisement s'immisçait dans chacun de nous à mesure que l'on s'éloignait du guet-apens.

Nous avions été si pétrifiés de peur et de douleur, à imaginer se faire bourrer la tronche avec des barres de fer et des chaînes de vélo rouillées, qu'il ne nous était même pas venu à l'idée de nous en sortir aussi facilement.

Après six kilomètres de fuite sans nous être parlés, ni avoir pris la peine de congratuler notre héros de nous avoir sorti de cette mauvaise passe, nous nous arrêtons furtivement pour constater que la fille ne nous avait pas suivi.

Looky nous expliqua qu'un droit de cuissage a été volontairement décidé par son initiative personnelle pour gagner une heure d'avance, et fuir le territoire, car après, ce sera une chasse à l'homme qui allait débiter. Je pense que c'est réellement à partir de là que la bande s'est disloquée.

Le masque fringant de Looky avait pris pour certain l'avènement d'un démon, capable de décider pour tous, et de choir aux tensions qu'elles engendraient dans les mémoires collectives. On le savait égoïste, mais pas aussi salaud pour laisser une femme se faire violer par trois gras du bide qui ont forgé leur éducation sexuelle sur des brebis vraisemblablement. Il avait beau argumenter sur cette décision délicate et inexorable qui nous avait laissée en vie, nous étions dégoûtés pour elle. Sa transgression était devenue insupportable. Même en sachant que ce qu'il venait de dire était en soi une vérité parmi tant d'autres contrevérités. Mais à partir de cet instant, le noyau dur de notre complicité avait morflé sa mère, et nous savions que jamais plus nous ne retrouverions l'insouciance qui jusqu'à lors nous avait guidé au firmament d'une légèreté caractéristique des seventies hippies, et au "Born To Be Wild" de Steppenwolf.

Nous ne pouvions plus supporter ses galéjades et cette façon de transformer chaque expérience en représentation, pas plus que de vivre comme un spectacle de foire aux bestiaux. Nous avions vécu cette équipée comme un apprentissage, mais dans l'alvéole d'un déni arrivant à suppuration, il fallait désormais faire acte de résilience et accepter son sort avec délivrance, ou voir une opportunité dans chaque adversité, avec la concession de l'oubli. On mordait la queue du diable et l'enculé a aimé cela.

D'un geste de rage, Marchello promulgua son abolition au gang des Vipers en déchirant son patche. Des mots s'agitèrent de sa bouche, vitupérant un dialecte de malédiction, ses sourcils se quillèrent, son rictus devint mauvais. Black fit de même en s'avançant vers le chef avec l'argot d'un muet en colère, pour parler uniquement avec les mains cette idiome corporel que le mercurochrome tapisse les plaies par la suite. C'en était fini, la troupe se démantibulait, tout le monde s'empoignait par le col du t-shirt, on s'engueulait sur l'air de la carmagnole, et la chute de la monarchie Looky était couronnée de maux inféodés.

Il ne nous restait plus que trois quart d'heure pour parcourir une distance de 2H30 en temps normal, et nous étions en train de perdre un temps de malade mental, bref, nous étions voués à crever. Je hurlais pour que ma voix surmonte celle des autres et parvint à le faire en percutant la fusée de détresse. En résumant la situation devant le danger qui nous quêtait, chacun reprit goût à la fuite. L'adrénaline nous est montée au cerveau au point de briser le mur du son avec nos mobylettes bringuebalants dans l'excès.

Le moindre nid de poule devenait prétexte à une sueur froide, et le paysage avait l'aspect d'une ligne immuable verte et grise. Dans le tintamarre de nos moteurs nous étions concentrés uniquement sur la route, et sur le fait de dépasser la ville de Castres coûte que coûte. Une fois de plus l'itinéraire avait été modifié, sans aucun scrupule, faisant de cette aventure une supercherie incroyable.

Nous descendions du paradis de la cochonnaille sur un dénivelé de 500m en une vingtaine de kilomètres, sans nous apercevoir que Rox avait fait un tout droit dans le précipice d'un virage saturé de ronces, où la grande ortie urticante l'attendait. A un moment inopportun un Blaireau avançait de traviole avec son arrière-train touché et finissait de crever en geignant au bord de la route, comme un signe caractéristique de plus.

Juste avant d'arriver au Hameau de Biot, dans ses épingles filiformes, nous nous sommes retrouvés nez à nez au milieu de la route avec la voiture de rallye d'Alain toujours aussi furibarde. J'évitais la collision in extremis, George alla se foutre dans le talus. Je ne savais que faire, les autres avaient tiré droit devant. Je retournais aider George à sortir du bartas et nous sommes arrivés à Brassac en plein milieu de la fête du village. En plein Parc naturel régional du Haut Languedoc le village apparaissait avec deux agglomérations rivales et deux châteaux médiévaux de part et d'autre de l'Agout, rivière reliée par le pont vieux classé monument historique à deux arches. Ce pont entre deux rives religieuses, l'un fief des catholiques l'autre érigé par les protestants, Brassac-de-Castelnau et Brassac de Belfortès. On restait dans la temporalité moyenâgeuse de la gueuserie car les gens étaient complètement avinés, pataugeant dans des rues encrassées, remplies de paille, d'eau, de déjections humaines, et de divers immondices. Nous étions accueillis comme des mages africains que l'on transbahute en mulette vaudou. Je perdais mon camarade, et reconnu mes autres amis, dont certains étaient hissés sur une estrade, j'essayais de prendre la poudre d'escampette mais on m'enleva mon casque, me renversa l'équivalent d'un seau d'eau sur la tête et un sac de farine en malaxant le tout pour faire une patte, avec des poignées de foin pour finir. Ceux qui m'avaient fait cela étaient tellement hébétés par l'alcool que j'ai profité des quelques secondes de répit pour démarrer et disparaître de ce village de fou.

Plus tard je bifurquais vers Lacrouzette en pensant benoîtement que les trois grasseyeux suivraient la route de Castres. Mais je me suis souvenu que Gastou avait mentionné qu'il venait de là, trop tard.

C'est au lac du merle que je stoppais le cirque pour reprendre mon souffle, et regarder en arrière, enfin seul. Il me fallait cela pour remettre de l'ordre. Je profitais du silence et de cette suspension temporelle afin d'évaser mes sensations dans ce que je voyais dans l'instant. Je regardais donc l'environnement graviter autour de moi, c'était un spectacle de paradis d'oiseaux et d'une faune aquatique, tout autour de moi était source de mystère et de mélancolie. Je pense que l'on entre à pas feutrés dans ce lieu magique en laissant ses agitations passagères le soin de se filtrer vers la plénitude. Combien de temps dura ma mise au vert ? Je n'en sais rien, même le coucher du soleil ne put ralentir ma quiétude méditative dès lors. Je me sentais libre, sain et sauf. Des pensées parasites affluèrent à nouveau, des questionnements aussi. Quelle avait été mon idée de départ ? Et qu'est-ce que je comptais faire désormais ? Devant la fuite de mes hésitations à y répondre, devant le tumulte encore frais de mon échappatoire, je pris la pause contemplative devant ce réservoir d'eau, dont la sagesse et les nénuphars m'amenaient à l'introspection.

C'est vrai quoi, je revenais de loin, le cœur et mon corps étaient remplis d'échardes de mes différents épisodes. Mon œil était clair à percer la nuit, je venais de toutes mes enfances comme je revenais des abysses avec quelques chagrins fossiles. Ma foi intacte dans le jour d'après, avec laquelle je bâtissais des passerelles vers les autres et le ciel, demeurait chargé du souffre, du tonnerre de la désillusion, avec sa pointe de contrariété. J'avais perdu la main à un moment donné, c'est certain. Je m'étais investi et laissé autoguidé par l'élan transitoire de la destinée, mais aussi par une forme d'assujettissement juste pour plaire.

Je balayais l'espace pour arrêter mes pensées et poser l'issue. J'étais dans le Sidobre, pays au sol siliceux, favorable à l'épanouissement de chênes et de châtaigniers.

Soudain le son de plusieurs gros engins motorisé fit son apparition, et sans bouger de mon caillou, un frissonnement imaginatif est passé sur ma nuque pour me signaler que les sangliers du Sidobre étaient à ma recherche. Dans le massif granitique du Sidobre il n'y a que des cailloux, si vous quittez la route c'est pour éviter un arbre et percuter un rocher. J'avais donc le choix de la mort.

A cet instant le lac du merle changea diamétralement de sens, et de sensations. Dès que vous franchissez le crépuscule, le plan d'eau abonde d'une quiétude inquiétante. Quand la nuit se plante, elle est possédée des souffrances terrifiantes d'une étendue maudite.

Le ciel était dégagé, et mille étoiles constellaient la nuit offrant une lumière que la lune tapissait d'ombres obscures. Les sons de la nature devinrent sanguinaires. J'imaginai que les motos revenaient vers moi, il me semblait même que mes meurtriers me mutilaient déjà.

Si un gars était sorti du bois avec un masque de peau humaine et le bruit d'une tronçonneuse s'eut été sans surprise. Il y avait dans ce coin la charge d'une consanguinité bestiale évidente, sinon comment expliquer la sociabilisation irrationnelle de ces gens à l'autarcique régionalisme ? Ma surcharge d'anxiété à m'imaginer l'épouvante venait soulever mon traumatisme, je parvenais pourtant à me calmer de ces pensées calomnieuses en supputant qu'à Lacau et Lacrouzette, ils devaient communiquer ce même langage de cétacé qu'est l'écholocalisation. Dans cette sorte de mouvement labial ultrasonique que les dauphins émettent, inaudible pour l'homme moderne, mais qui ici pouvait entrer en collision en un écho perceptible pour les deux villages, même avec des environnements très bruyants.

Il me fallait faire un choix.

Or dans cette région du Sidobre il est d'usage de venir explorer avec son âme d'enfant en écoutant les légendes de ce pays de rocs et d'eau. Il s'y déploie rivières de rochers, rocs bicornus, blocs défiant les lois de la gravité, c'est une exception géologique unique en Europe, certes. Mais la légende dit surtout que les dieux auraient jeté ces pierres un soir de colère... Parmi ses jurons, le village de Lacrouzette a reçu les crachats dans le bénitier dans lequel ces habitants viennent ostensiblement y plonger les doigts avec la pieuse rigueur contraire à l'œcuménisme.

Je choisissais de tourner à l'embranchement vers Carauze pour rejoindre la route de Brassac menant à la ville de Castres, quand j'arrivais à La Fontasse, il faisait nuit noire, puis je descendis tranquillement pour voir scintiller la ville Castraise.

Le retour à l'indicible végétation urbaine

La ville natale de Jean Jaurès s'impose comme l'un des hauts-lieux du Tarn. Sur la route de la Méditerranée et de Carcassonne, Castres vous accueille avec ses maisons colorées au centre-ville, près de la rivière Agoût, avec son atmosphère hispanique si typique, avec Goya et Velazquez, deux artistes hors du temps en guise de toile de fond. Les hôtels particuliers Renaissance, la place Jean-Jaurès, le Palais épiscopal et ses jardins à la française dessinés par André Le Notre, jardinier de Louis XIV. Ahhhhhhh oui, je renaissais au vertige de la civilisation, à la culture, aux signalétiques, trottoirs, bitume et béton, bacs à fleur, ralentisseurs, éclairage, feux tricolores, et aux jeunes recrues du 8ème Régiment Parachutiste de l'Infanterie de Marine qui s'en allaient en chantant « DeeeeeeeeeBOUT les paras, il est temps d's'en aller, sur la route au pas cadencé. DeeeeeeeeeBOUT les paras, il est temps de sauter, sur notre patrie bien-aimée. Dans les prés, dans les champs, les pépins dans le vent, la mitraille accompagnera nos chants » Quand ils me virent, ils commencèrent à me courser, je leur échappais de peu en surfant de la route au trottoir avec une dextérité de lâche.

Un peu plus loin c'est un caillassage en règle par des jeunes de la cité du petit train laissés en friche à proximité de la gare des trains, quasiment désaffectée. J'échappais de peu à la vindicte populaire.

Je traversais la zone industrielle de mélo la chartreuse avec ces enseignes labellisées, ces commerces périurbains espérant retrouver la voie qui mènerait à Albi. Je me sentais paumé dans mon immersion journalistique façon gonzo, ainsi que dans toute orientation, alors je retournais sur mes pas en évitant les cailloux du petit train pour rejoindre le centre-ville. Il était 22h30 et en cette nuit estivale, il n'y avait pratiquement personne, c'était les vacances à la mer, où de Valras plage jusqu'en Espagne, le Tarnais folâtrait dans ses congés payés, avec la banane vissée à la ceinture abdominale pour offrir un panaché, ou une boule de glace chantilly à sa femme.

Je vis le panneau Albi et suivait la route pour fuir ce sud redneck afin de remonter vers le nord, plus propice au progrès. Ne me demandez pas quel jour nous étions ? Notre unité de temps pour rouler était calculée sur le taux de contrariété subi, et de notre disposition physique générale. De manière impromptu, nos différentes aventures avaient dévié les zones de confort, les limites de chacun hors de toutes situations, et de conditions vécues en terre connue. Notre réalité avait glissé des doigts vers ce que l'on appelle la destinée brute et abrupte. Les heures égrenaient parfois la seconde et les jours semblaient des semaines.

Quand j'ai retrouvé George sur la route, il était tout aussi heureux de me récupérer. Il m'annonça qu'après notre dispersion, il avait pu déguerpir du village des fous après avoir bu à une sulfateuse de jardin l'équivalent d'un demi-litre de pastis. Il pense que dans ce bled leur unique occupation se concentre et se résume à un week-end par an lors de la fête du village. Il s'était endormi dans un talus ivre, et dès qu'il avait repris connaissance, il prit la route, car il avait échangé avec Rocky peu de temps avant d'échapper à la vigilance des villageois, et ils s'étaient donné rendez-vous à Lautrec. Quant à Looky, il eut été probable que celui-ci y soit rester, car dans l'ambiance festive le chef avait trouvé une humeur collégiale à celle des autres fous. Quoiqu'il en soit, personne ne savait par contre ce qu'il était arrivé à Rox, Marchello et Black.

À Lautrec quel ne fut pas notre étonnement de retrouver Rox et Rocky.

Rox nous raconta qu'il était remonté du talus, des automobilistes l'avaient secouru pour remonter sa bécane, il avait contourné Brassac de nuit, pour suivre la route du Sidobre.

En redescendant du village de Lacrouzette vers Les Salvages en direction de la ville de Castres, les trois gros graisseurs des Sangliers du Sidobre l'avaient obligé à s'arrêter sur un terre-plein. Il pensait son heure arrivée, et là, les gars lui avaient expliqué qu'ils nous avaient fait marcher, qu'au début c'était une blague, mais la grand gueule de Looky leur avait déplu. Ils avaient été très étonnés du marchandage, tellement qu'ils en étaient restés bouche-bée. Ils avaient dû ramener la fille chez elle à La Salvetat. Ils pensaient nous trouver sur la route, et à Brassac, on leur avait raconté que nous avions pris la fuite pour la plupart. Il y avait juste la grande gueule qui faisait le show sur la scène en reprenant le répertoire de Michel Sardou en version AC/DC avec l'orchestre du bal populaire.

Sacré Looky.

On se congratulait dans la cité médiévale de Lautrec au cœur du département Tarnais. Fondée en 940, la cité s'est développée au pied d'un éperon rocheux qui lui procure un emplacement défensif idéal, et offre une vue superbe sur la vallée de l'Agoût, sur la Montagne Noire, et les Pyrénées. Le village obtint sa notoriété grâce aux grandes familles de vicomtes, dont sont issus les ancêtres du célèbre peintre Henri de Toulouse-Lautrec. Territoire rural, il doit sa renommée à la production labellisée de l'Ail Rose de Lautrec, mais aussi son nom à la culture du Pastel, plante tinctoriale qui fit la richesse de la région du XIVe au XVIe siècles.

Les estivants se baladaient guillerets en ce soir, et la cité médiévale en Pays de Cocagne leur offrait ses vieilles pierres au détour de ruelles étroites et escarpées, de fortifications, de ses maisons à colombages, de halles du XV, et d'un moulin à vent dans un véritable conte préservé. Le commerce doux et agréable offrait une multitude de choix, allant de la carte postale bucolique, à la carafe de grès, de la chiffonnade pastel vers d'autres produits régionaux... Nous tournions le dos à cette boîte de conserve artisanale monastique hors d'âge, pour reprendre une route vallonnée en direction de Graulhet.

Le paysage gambadait dans sa pieuse et ferveur campagnarde et nous roulions l'esprit encore occupé par les événements anciens, soudain de violentes sommations nous firent mettre pied à terre. Un 4x4 avec d'énormes pare-buffles nous doubla et s'arrêta un peu plus loin, écrasant des torilis des champs, des centaurée bleuet et des coquelicots. Les folioles courtes pendaient sous les pneus, et les étamines filiformes des Coquelicots faisaient apparaître de leurs caulinaires sessiles toute la violence subie. Des hommes aux habits de camouflage avec des casquettes orange sortirent prestement munis de fusil en bandoulière, avec des chiens aboyant sans discontinuer. Les hommes nous dévisagèrent de cette droiture que le militaire prend quand ils défilent sur la chaussée, puis avec cette véhémence que leur accoutrement et leur calibre à l'épaule permettait d'en ressentir la supériorité. De nouveaux tirs firent leur apparition. Les hommes tournèrent la tête dans tous les sens, comme leur chien. Sans que nous en comprenions bien l'usage ils hurlèrent sur les clébards des ordres, et les clebs aboyèrent aussi excités par l'adrénaline que chacun transmettait à l'autre. Un lièvre fit son apparition en déguerpissant à toute enjambée, et nous dûmes nous coucher au sol car des salves de balles pleuvaient de toute part. Comment personne ne fut touché reste un mystère de plus ?

Les hommes ramassèrent la carcasse de plume couverte de sang et repartirent dans un nuage de fumée, avec des chiens qui gueulaient en guise de klaxon.

Il advenait l'évidence suprême que la région était parée de tradition séculaire, où chaque officiant prêtait allégeance à un folklore, pour une perpétuité d'us et coutume, jusqu'à n'être plus qu'une caricature.

Mais qui étions nous pour les juger ? Pour comparer leur mode de vie ? Ces gens-là valaient-ils mieux qu'un cégétiste qui ne démordra pas de sa bataille contre le grand capital ? De celui qui profite d'un système abscons pour filouter sa fortune vers des endroits moins enclin à l'imposition.

De celui qui croit ardemment à la protection de sa race blanche bovine ?

La métamorphose partout dans le monde était en train d'opérer sa transversalité, elle permettait de faire croire en un monde plus juste, où tout était du domaine du possible, et où l'on pouvait faire entendre sa voix. Jusqu'à trouver sa voie.

On commençait à ressentir les prémisses d'un recentrement identitaire, régionaliste, et de plus en plus communautaire.

Il m'était impossible d'avoir un double regard sur cette confrontation de mondes anciens et nouveaux, les deux s'enlisaient dans leur fermeture et intolérance commune, j'en étais convaincu. L'ignorance de l'autre étant le crépuscule de l'humanité.

« Si l'enfer c'est les autres » alors tout porte à penser et à croire que la solitude est le seul remède contre la désillusion. Tous les désamours, les déceptions, les colères sont dû à notre portée de penser que l'ensemble de notre réalité se déforme au gré de nos affects. Les positivistes nous somment de ne voir qu'une forme d'apprentissage de la vie, et d'en relever tous les défis. Les pessimistes œuvrent dans la fatalité de l'existence, les croyants dans la grâce de subir et de croire en la ou les divinités comme une légitime sanction, réconfort, but à atteindre au mérite, pour des réjouissances finales.

Looky possédait cette capacité de vivre une expérience sans limite comme une initiation, et Rox le suivait dans cette démarche comme son ombre, et le suivrait même en enfer s'il le fallait.

George et Rocky étaient deux êtres similaires dans leur clarté pessimiste.

Marchello et Black avaient foi dans le mysticisme.

Et moi ? Moi je n'étais qu'un feu follet perdu dans la contemplation de son existence.

L'intermède paysanne et son feu de Bengale final

Nous avons traversé la ville de Graulhet à vive allure. Incontestablement, le cuir et son industrie ont marqué l'histoire de cette ville, ancienne capitale de la mégisserie depuis le XVII^e siècle, mais son industrie n'a plus la peau aussi dure avec la vision de ses friches industrielles.

Nous retrouvions le labour des routes départementales toutes cabossées, à s'en péter la dentition, et bientôt nous arriverions à la fin de notre voyage. Pourtant une fois encore la rêvasserie florale nous fit nous perdre dans les petites routes, jusqu'au village de Brousse avec sa jovialité agraire où l'humain dirige sa destinée dans l'espérance météorologique, et des solutions phytosanitaires de la chimie.

Alors que nos pas motorisés passaient le bled de Mondragon, nous étions giflés par une averse estivale. Il pleuvait une pluie de douceur à même de percer une texture chaude et relaxante, relative à celle d'un spa.

Largués du monde environnant nous tournions à la recherche d'une remise pour reprendre des forces. La providence nous amena à nous un homme d'âge mûr, pas plus haut qu'un petit mètre soixante-cinq, malingre, et à la nervosité palpable.

Rocky vint à sa rencontre et devant les explications besogneuses de nos mésaventures mobylesques, nous trouvions refuge dans sa famille, avec le patriarche et la mère sourde comme un pot de miel, notre saint-bernard, fils célibataire endurcie avec dans les testicules, probablement une semence laiteuse de la valeur d'un cabécou de 250 grammes poids net, et la sœur, ayant la même tête que le fils, mais en fille, le béret en moins.

On arrivait dans la cour. Le corps de ferme se présentait en U. la bâtisse principale semblait être le lieu d'habitation, sur les deux côtés de large porte ouverte mentionnait côté gauche une étable, on entendait meugler des vaches, et il y avait de la paille au sol, et puis de l'autre le « ramassis technique », puisqu'un tracteur, des tuyaux, des pneus étaient visibles à l'entrée.

Le sol était jonché de mélasse brunâtre, de fines particules de résidu flottaient dans un air opaque. Les façades étaient d'un beige terne avec le fond maculé de boue sèche et de touffes d'herbes. Un vieux tracteur moisissait dehors, avec à ses côtés un monticule de 5m de circonférence recouvert d'une bâche noire à l'odeur de merde. Une lumière extérieure faiblarde finissait de rendre le décor morose.

Nous rangions nos bécane sous un appentis côté droit, et essayions d'éviter quelques flaques pour ne pas tacher la maison. L'homme était en botte, il s'essuya les pieds nonchalamment et expliqua à sa mère la situation : « ils se sont paumés à mobylette, ils vont à Albi, en attendant qu'ils sèchent un peu pour repartir, je leur ai dit qu'ils pouvaient venir manger une soupe. »

La vieille répondit d'un ton acariâtre : « Pfiuuuuuuuuuuuuu, j'sais 'pas si j'aurais assez pour nourrir toutes ses bouches moi ? »

Nous étions debout, casque en main avec cette puérilité de gêne infantile. L'homme nous demanda de se mettre à table et nous offrit à boire. Les verres étaient couverts de crasse, on ne voyait pas à travers.

Il sortit une bouteille au bouchon mécanique en céramique avec une rondelle d'étanchéité complètement noircie. Il n'y avait rien de marqué sur la bouteille, on comprit que c'était de sa propre fabrication. L'homme but cul sec, reposa son verre en le claquant sur la table, et émit sa satisfaction. Nous nous sentions obligés de faire de même. Sauf que le liquide n'avait aucun goût, mis à part celui d'une calcination instantanée. Ça raclait l'œsophage et vous euthanasiait tout l'intérieur. Nous avions émis une sorte de choc en onomatopée, suffisamment clairvoyante pour que l'ensemble de la famille ricane d'aise. Cela faisait partie des usages coutumiers, il fallait se railler de celui qui subit la loi du cru.

L'homme se leva et nous annonça simplement du même ton rêche qu'un mur de pierre « je reviens, il faut que j'aille relever au champ les bennes pour la moisson de demain. Commencez sans moi. »

Nous nous retrouvions seul, devant le vieux calé sous la cheminée vide avec cette façon de camper à cet endroit parce que c'est le sien depuis toujours, la vieille et la fille en train de préparer le souper. Nous eûmes fait l'effort de poser quelques questions qui nous semblaient pertinentes sur l'agriculture, demeurant à ce jour, sans réponse. Seul le temps demeurait une nécessité de bavardage, mais très furtive.

La pendule affichait cet air pantois d'une vieille femme respirant la naphthaline et le café moulu. Le monde qui d'habitude aspirait chaque cellule de vie dans la vivacité d'une centrifugeuse à salade, à cet instant semblait moribond. Nous étions bloqués dans l'interstice d'un temps arrêté.

On se faisait copieusement chier dans ce mouvoir, et un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes eut été plus fringant, c'est dire.

Notre final prenait les atours d'une déconfiture à l'ortie sauvage. Personne n'avait retouché à la bouteille de feu. La sœur déposa sur la toile cirée tachetée de gras, des bols et des grosses cuillères. Rox devait se sentir calife à la place du calife, parce qu'il regarda la femme comme si c'était un morceau de pâté en croûte. La femme l'avait perçu car elle en était rougie de concupiscence.

La vieille arriva et déposa une soupière débordant de légumes, elle s'avança vers sa fille en lui chuchotant un truc à l'oreille, puis elle disparut à l'extérieur. La pièce était embaumée par le jus des légumineuses, nous avions très faim.

La sœur arriva avec du pain et deux carafes de vin, Rox lui prit la main tout sourire, elle le regarda et aussitôt, sans manifester la moindre résistance, le dirigea vers l'étage.

Tout prêtait à sourire, l'assurance de Rox, la femme maîtrise de son désir, l'ambiance inconfortable, notre étonnement à constater que nous nous trompions de toute apparence. Finalement plus rien n'était surprenant, et n'avait plus aucune importance. Nous dérivions gentiment dans l'entrelacement de plusieurs atmosphères, sur plusieurs niveaux d'altitudes, et notre attitude en découlait. On se retrouvait dans la même matière qu'un trip d'ayahuasca, mais sans en prendre.

La vieille avait dû clamser au dehors, car on ne la revit plus jamais. Le vieux s'encroûtait sur sa chaise, Rocky lui annonça « elle est bonne la soupe hein pépé ? » il regarda Rocky un temps, puis en s'adressant à la cheminée vide, il rétorqua : « Tu crois que tu peux m'apprendre la vie ? Des couillons comme toi on en égrène à longueur d'année ici. »

« Ah ben merde, maître Yoda s'est réveillé ! » fut la réponse de George

Pourquoi le vieux avait dit cela, qu'est-ce qu'il fallait comprendre, en conclure ? Le vieux reprit le chemin de sa soupe et se tut définitivement.

Cela faisait partie du trip, point barre.

C'est ainsi que finissait la quête des hommes libres, dans l'exaspération audible du repli et l'extinction définitive de toute utopie.

Nous étions une poignée d'irréductibles à la marge du progrès avec notre « Mourir libre plutôt que vivre séquestré ». Nous soupions paisiblement de notre paradoxe, quand soudain le plancher craqua sous les coups et les cris de jouissance de la sœur, pendant qu'en dessous nous mangeons silencieusement la soupe avec le patriarche sourd au cri de sa progéniture, et l'effroi de voir surgir son frère agriculteur, à tout instant.

George somma un « Bigre, il lui déflore la rosette » qui laissa la galéjade d'une bulle d'air venir apaiser notre crainte. Quand Rox descendit, il but un verre de vin, s'essuya les mains sur la veste du vieux qui ne pipa mot, se reboutonna le pantalon, piqua un bout de pain et ordonna que nous levions le camp. Il devait être 23h00.

Nous enfourchâmes nos pétrolettes avec la même prestance qu'un cow-boy sur une autruche, et décollions du plancher des vaches plein phare, les tripes d'un lièvre répandaient sur le bitume l'onde écarlate que nous devions éviter. Dans le talus d'autres léporidés prenaient la poudre d'escampette, c'était celle que nous suivrions.

Notre aventure tournait dans l'arrondi d'une mare rocambolesque rempli de facéties, mais elle avait la même saveur piquante en bouche qu'un épuisement. Je le sentais, ce que nous avions vécu ou fait n'avait en rien déterminé qui nous étions.

L'environnement nous avait absorbé, et avec lui, nous avions réagi aux différents stimuli par orgueil, par un flair candide, par la frousse de notre instinct de survie. Nous dansions sur nos décombres fumants en bon tragédien de la vie, mais la finalité apportait sa dose de cafard, car que ferions-nous après de tout cela ?

Chacun savait que nous étions allés trop loin. Pourtant de notre illustre compagnonnage, il resterait tout un pan que l'incroyable chaleur bestiale de cette virée ferait battre dans le poulx de notre destinée.

Quand nous sommes arrivés à Albi, les mots se détachaient seul de notre bouche pour recoudre l'amitié retrouvée, mais c'en était terminé. Les guerriers que nous étions au départ avaient plié boutique.

Nous savions que les gens se murent dans leur silence parce qu'ils ne veulent pas détériorer leur vérité. Que le monde se change tout seul à chaque seconde, qu'il n'y a rien de vain sur cette terre, qu'à chaque instant des hommes libres inondaient le temps d'une chevauchée surprise dans les confins de la voie lactée, en étant capables de métamorphoser leur champ de vision en liberté suprême.

Les Vipers étaient à l'étincelle ce que la poudre à canon est au boulet.

Notre fantasme était une pureté, nos prérogatives de cités nous avaient transbahutées hors de notre zone de confort. Très certainement même nous n'avions pas été capables de nous mettre à hauteur d'homme, de toutes celles et ceux que l'on nous avait mis sur la route.

Mais qu'importe, les Vipers étaient des putains d'hommes libres, et vous deviez faire avec !

**« C'est difficile partout de devenir quelqu'un. »
Johnny Thunders**

**« Cette existence est un exil au sens le plus fort :
nous n'y sommes pas, nous y sommes ailleurs et
jamais nous ne cesserons d'y être. »**

Maurice Blanchot

**« Les gens sans imagination ont besoin que les autres
mènent une vie régulière. »
Boris Vian**







FINE!